

BULLETIN ET MÉMOIRES
DE LA
SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

Reconnue d'utilité publique par décret du 11 Mars 1915

TOME LVI
ANNÉES 1941-1944



BORDEAUX
IMPRIMERIE BIÈRE
18-20-22, rue du Peugue
1948

PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

Les premières années des publications de la Société sont épuisées.

Nous disposons, néanmoins, dans les années qui suivent, de quelques collections complètes et aussi, publiés par les soins de la Société archéologique de Bordeaux, des ouvrages ci-après :

— *Histoire des faïenceries de Bordeaux au XIX^e siècle*, par A. NICOLAI.

Ouvrage orné de 16 planches en couleur, de nombreuses reproductions en simili-gravure et de 125 dessins de l'auteur.

Couronné par l'Institut. Prix Bernier.

— *Les Vieilles Eglises de la Gironde*, par A. BRUTAILS, correspondant de l'Institut.

Ouvrage illustré de près de 400 gravures, dont 16 planches hors texte en phototypie.

— *Album d'objets d'art*, existant dans les églises de la Gironde.

Recueil de 200 spécimens, disposés sur 75 planches hors texte.

DIPLOME DE LA SOCIÉTÉ

Les membres de la Société, qui ne possèdent pas de diplôme, peuvent s'en faire délivrer un exemplaire à leur nom. Ce diplôme, tiré en lithographie sur papier de luxe, comprend la reproduction de la plupart des monuments anciens de la Gironde.

S'adresser au Secrétaire général de la Société :

Hôtel des Sociétés Savantes,

71, rue du Loup, Bordeaux.

Chèques postaux : Bordeaux 306.80.

UNIVERSITÉ Michel de MONTAIGNE
Centre Léo DROUTIN
BOULIAC

SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
DE BORDEAUX

PRÉFACE

Nous sommes heureux de pouvoir reprendre la publication du bulletin de notre Société Archéologique, momentanément interrompue par suite de la guerre et de l'occupation allemande.

Cela n'a pas empêché, cependant, nos membres d'apporter toute leur activité à la poursuite de leurs travaux archéologiques.

Sollicités de participer aux Expositions rétrospectives de la Marine en bois et de l'Art chrétien, qui ont eu lieu à Bordeaux en 1946 et 1947, nous avons communiqué des documents et des objets de diverses époques. Des coffrets en fer à triple serrures du XVII^e siècle voisinaient avec de gracieux modèles de navires de la Marine en bois. On y remarquait également les bannières de nos anciennes corporations bordelaises, richement ornées des images de leurs patrons et patronnes : celles des sacquiers et des boucleurs de morues, portant comme emblèmes la Mère de Dieu avec son fils crucifié, saint Jean-Baptiste accompagné de son agneau, etc... Une vignette que nous reproduisons avait, particulièrement, attiré l'attention et la curiosité des visiteurs, avec sa légende :

« EST SORTY DE BORDEAUX... 1686 — Simonin fécit. »

chacun d'eux essayant de saisir le sens de cette image.

Nous saurons gré à M. Joseph Béraud-Sudreau, notre président, de nous donner, avec sa description, l'interprétation possible de cette curieuse vignette.

Si l'Exposition de la Marine en bois a été fort bien réussie, celle de l'Art chrétien a eu, elle aussi, le brillant succès qu'elle méritait.

Nous y avons envoyé, avec des croix processionnelles des XVI^e et XVII^e siècles, des statues en bois et en pierre du XIV^e au XVII^e, de Pey-Berland, archevêque de Bordeaux, de la Vierge.

Divers membres de notre Société Archéologique y ont présenté des pièces de leur collection, notamment, un ensemble d'émaux des XVI^e et XVII^e siècles des maîtres émailleurs J. Landin, Pierre Nouailler, etc...

Nous avons tenu également, en cette année 1947, à rendre un éloquent hommage à l'un de nos fondateurs, Léo Drouyn, savant historien, archéologue distingué et artiste de grand talent.

Une Exposition rétrospective de ses œuvres a été organisée par nos soins au Musée de Peinture, précédée d'une cérémonie commémorative à l'occasion de l'érection d'un nouveau buste remplaçant, au chevet de la cathédrale, celui enlevé lors de l'occupation allemande.

Une notice plus complète paraîtra dans notre prochain bulletin relatant les diverses phases de cette inauguration.

Ainsi, notre Société, malgré les vicissitudes endurées par ses membres durant la guerre et l'occupation, n'a rien perdu de sa vitalité. Tant par le nombre croissant de ses membres que par l'intérêt des communications faites au cours de ses séances et le travail individuel poursuivi inlassablement, elle montre que, s'appuyant sur l'exemple de ses fondateurs, elle peut regarder avec confiance l'avenir.

Le Secrétaire général,
Comte Gérard de VENANCOURT.



UNE INTÉRESSANTE VIGNETTE DU XVII^e SIÈCLE
SUR NOTRE MARINE BORDELAISE.

Au temps de la Marine à Voile

Cadets de la Marine et Corsaires Bordelais

UNE INTÉRESSANTE ET CURIEUSE VIGNETTE DU XVII^e SIÈCLE

Cette gravure, qui porte la date de 1686, provient d'une planche d'impression sur cuivre tracée au burin et depuis longtemps conservée en notre Musée du Vieux Bordeaux.

Elle figurait en bonne place à l'une des dernières expositions¹ de la ville de Bordeaux, où l'Archéologie, l'Histoire locale et l'Art se sont trouvés très heureusement réunis, ce qui a été, d'ailleurs, fort goûté du public.

Pour répondre au désir qui nous a été exprimé, afin de découvrir de cette image le sens qui, jusqu'ici, était resté caché, nous allons avec vous soulever un coin du voile épais de l'histoire de notre lointain passé.

Il est, aujourd'hui, particulièrement difficile de retrouver à Bordeaux les éléments nécessaires pour déterminer, avec certitude, la signification de cette gravure; car, les archives de la marine ont été, en grande partie, détruites dans notre ville à la suite d'incendies en 1919 et durant la dernière guerre. Nous essaierons, néanmoins, après un examen attentif des divers motifs et emblèmes, qui y sont représentés, de donner une explication qui se rapprochera, le plus possible, de la vérité.

EXPLICATION DE LA VIGNETTE ET DE SA LÉGENDE

Au centre, se détache un navire à trois mâts, toutes voiles dehors gonflées par le vent, accompagné de cette *légende* qu'on peut lire dans un cartouche :

« EST SORTY DE BORDEAUX. »

Cela semble indiquer qu'il vient de quitter son port d'attache, facile à reconnaître par la panoplie placée au-dessus de lui.

1. L'exposition « Bordeaux au temps de la Marine en Bois ».

Les armes de notre ville s'y détachent entre deux pistolets croisés surmontés d'une couronne.

Mais cette phrase : « Est Sorty de Bordeaux » est celle, à peu près identique, souvent répétée, qu'on retrouve dans le recueil des lois maritimes connu sous le nom *Les Coutumes d'Oloron*. Il date du XII^e siècle, a été rédigé par la reine Aliénor de Guienne; il fut longtemps le seul code admis en Europe occidentale par les navigateurs. Il précise les droits, également, les devoirs des gens de mer.

Les articles de ces rôles, pour la plupart, commencent ainsi : « Une nef se part de Bourdeaux ou d'alhors... », ou bien : « Une nef se frète à Burdeux ou aillours... », « Une nef se part du pays dont elle est et vient à Bourdeaux, à la Rochelle ou aillure... »

On peut juger de l'importance qu'avait déjà notre ville au Moyen-âge, puisque, dans ces divers règlements servant de base à notre législation maritime, Bordeaux est, généralement, pris comme exemple pour le point de départ ou d'arrivée.

Nous retrouvons encore dans l'ouvrage de Cleirac, publié à Bordeaux en 1661, chez Jacques Mongiron-Millanges, imprimeur, des *Us et Coutumes de la Mer, divisés en trois parties* : 1^o de la navigation; 2^o du commerce naval et constrats maritimes; 3^o la juridiction de la marine, la phrase qui se répète encore :

« Item, si une nef se départ de Bourdeau ou d'autres lieux, chargée, il advint aucune fois que la nef s'empire...

» Item, le Maistre d'une nef loue ses mariniers en la ville dont la nef est s'il advint que... le Maistre doit...

» Item, si une nef est arrivée avec sa charge à Bourdeaux, le Maistre est tenu de dire à ses compagnons : Seigneurs voulez vous faire votre ordonnance particulière...

» Si une nef vient à Bourdeaux et autre lieu qu'il advienne... il devra... »

Cette formule : « Est Sorty de Bordeaux » de notre vieux code maritime, qui sert de légende à la gravure, permet de penser que cette vignette était destinée à quelque pièce administrative.

On peut signaler encore une frégate aux voiles éployées, jolie peinture à la gouache, ornant la première page d'un recueil autographe d'un juriconsulte du XVII^e siècle, spécialisé dans les questions maritimes, de ce même M^e Cleirac, avocat au parlement de Bordeaux (1583-1637) (extrait du trésor de la Bibliothèque municipale, à Bordeaux).

NAVIRE AUX VOILES GONFLEES PAR LE VENT

On ne peut y reconnaître un bateau de la marine marchande, car on remarque sur les flancs l'alignement des sabords servant de base de tir à la volée des pièces. De plus, avec son avant effilé et son château arrière, il rappelle le type « des premières frégates qui n'ont qu'un pont à une batterie et comprenant 16 à 24 pièces de canons », un de ces petits vaisseaux de guerre, trois mâts légers, rapides, de la marine royale. On les dénommait alors les « arondelles (hirondelles) de la mer ». Ce n'est pas, non plus, un navire dépendant d'une escadre, car il porte en poupe non point les fleurs de lys de la marine royale, mais les couleurs de l'amirauté : la croix blanche transversale, autrement dit la croix d'argent sur fond d'azur.

Alors, ce serait une frégate qui, sous les ordres du roi, aurait été détachée d'une escadre et confiée à un armateur ou à un officier de la marine royale pour entreprendre la guerre de course.

A l'Amirauté est confiée la surveillance des ports. C'est elle qui a le droit exclusif d'accorder ou de refuser le départ d'un navire, de contrôler la course et de veiller à ce que tous les règlements en soient observés.

Ces règlements prescrivent notamment que : « Nul ne peut équiper un navire de guerre sans commission de l'Amiral. Cette commission est nécessaire, même pour les vaisseaux de guerre que le roi accorde aux particuliers pour la course. » Le rôle d'équipage, qui doit en être déposé au greffe, est composé, en dehors de matelots, de soldats, de volontaires et d'un nombre important d'officiers. L'inspection du navire est faite par l'officier de l'Amirauté qui remet alors « une commission de guerre ou un congé de l'Amiral », afin de rendre les hostilités légitimes et de déclarer bonnes les prises de guerre à ceux qui, généreusement, exposent leurs biens, leur vie, aux dangers de la course.

La légende qu'on peut lire : « Est sorti de Bordeaux » paraît indiquer qu'après toutes les formalités remplies ce navire a été autorisé à quitter le port et à poursuivre, en corsaire, la guerre de course à travers les mers.

Après la signature du traité de Nimègue, la France, en 1680, était devenue la plus grande puissance européenne. Sa flotte, par ses victoires en Méditerranée et par ses conquêtes dans l'Atlantique, avait prouvé sa haute valeur. Son armée de terre ne connaissait point de rivale.

L'ANNEE 1686,

INSCRITE SUR LA GRAVURE (ENTRE LES AILES D'UN ANGELOT).

Elle marque une date mémorable, celle de la ligue d'Augsbourg. Le stathouder de Hollande, Guillaume de Nassau, sachant que, seul, Louis XIV peut mettre obstacle à son rêve ambitieux de s'emparer de l'Angleterre et détrôner Jacques II - Stuart, notre allié, organise la ligue d'Augsbourg qui groupe toutes les puissances européennes contre la France. Louis XIV, bien qu'il eût à lutter seul durant huit années, à la fois sur terre et sur mer, contre cette importante coalition, s'en tira très honorablement et conserva à la France tout son prestige.

Cette même année 1686, le chevalier de Forbin est nommé grand amiral de Siam, après de nombreux succès remportés sur mer, notamment en Adriatique. Elle marque la venue des ambassadeurs de Siam à Versailles et leur voyage à travers nos provinces. Alain Emmanuel, marquis de Coëtlegén, en 1686, se trouve encore mêlé à deux batailles navales et bat les Espagnols, bombarde Alger, combat en Irlande.

C'est aussi la période de nos grandes randonnées, de nos expansions coloniales vers le Canada et les Antilles qui viennent s'ajouter à nos luttes contre l'Angleterre, la Hollande et l'Espagne. On sait les prodigieuses actions accomplies non seulement par les Jean Bart, les chevaliers de Saint-Paul, etc., mais aussi une infinité d'exploits de capitaines au long cours, dépendant d'armateurs, qui se distinguèrent également dans de violents combats.

Louis XIV et Colbert encouragèrent, d'ailleurs, les aventures audacieuses de ces vaillants marins. Au retour de leurs folles ou sublimes randonnées, le Grand Roi se plaisait à les convoquer à Versailles pour écouter le récit de leurs exploits; de leurs abordages contre les vaisseaux ennemis.

Louis XIV, pour mieux habituer les Français à la mer, accorda de nombreux avantages aux entreprises coloniales et aux compagnies de commerce, particulièrement en ce qui concerne les Iles et le Canada. Des « Lettres de marque », facilement obtenues, permettaient encore aux navires marchands de se joindre aux frégates et de s'armer pour la guerre. Cela continua ainsi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En effet, le roi, quand il le peut, prête ses vaisseaux légers aux particuliers pour de grandes entreprises avec leurs officiers, dont l'armateur paie la solde. Ce sont plus spécialement les frégates légères qui sont confiées aux corsaires.

▲ ce propos, nous retrouvons les renseignements suivants, présen-

tant quelque intérêt pour le sujet qui nous occupe, dans *La vie de Monsieur Du Guay-Trouin, écrite de sa main*, avec des notes d'Henri Malo :

« Il était de tradition que les capitaines, se rencontrant en mer ou sortant de la rade et ayant bonne opinion les uns des autres, fissent « compagnie ensemble », c'est-à-dire s'associassent pour un temps déterminé qui pouvait varier d'un mois à six semaines. Tant que dure le pacte, si l'un ou l'autre, même séparé de vue, fait quelque prise, ils se la partagent, au retour, suivant les conditions de leur accord. Le laps de temps fixé pour la durée de la société, une fois écoulé, elle se dissout *ipso facto*. Le roi voyait d'un bon œil les corsaires unir leurs forces; ils pouvaient ainsi risquer des opérations qui leur eussent été interdites isolément. Ces sortes d'accord se pratiquèrent même entre armateurs particuliers (comme on appelait alors les corsaires) et les vaisseaux du roi. Lorsqu'une escadre royale attaquait les vaisseaux d'escorte d'un convoi, il y avait toujours, alentour, des corsaires pour donner dans les navires marchands. »

Des combats se sont fréquemment déroulés entre les frégates et les vaisseaux de hauts-bords, car les frégates permettaient de « courrir rapidement, de rattraper lestement et d'attaquer hardiment les vaisseaux lourds de 3 à 4 ponts ». La frégate de 24 canons l'emporta souvent sur le vaisseau de 60 canons.

C'est à bord de frégates, navires légers, prompts à l'attaque, rapides comme l'oiseau dont elles portent le nom, que se distinguèrent le chevalier de Forbin, Duguay-Trouin, Tourville.

Sur la frégate *La Trinité*, de 18 canons, armée par sa famille, Duguay-Trouin, âgé de 16 ans, débuta comme volontaire en 1686 et participa à diverses prises anglaises. Tourville, alors jeune marin, en 1682, et le chevalier d'Hocquincourt, montés sur des frégates légères, se révélèrent, à leur tour, comme corsaires, sur les côtes barbaresques. Le chevalier de Forbin, devenu corsaire, commanda une frégate en 1686 avec laquelle il seconda Jean Bart dans sa lutte contre les Anglais.

L'année 1686, enfin, marque la date (le 28 mars) de la création, à Paris, de la place des Victoires, par le maréchal de la Feuillade. Ce fut celle aussi, au dire d'anciens auteurs, où on y éleva « la statue en bronze que la Victoire couronne et dont le piédestal en marbre blanc, aux quatre coins, présente quatre captifs enchaînés, images des quatre nations que le roi a subjuguées par ses armes. La place tire, d'ailleurs, son nom du souvenir que ces victoires rappellent ».

Une médaille de la Chambre de Commerce de La Rochelle, frappée sous Louis XV, en 1734, montre, au revers, une frégate rappelant celle que nous avons décrite, toutes voiles dehors, voguant sur les

mers et, en exergue, la légende : « DITAT ET ORNAT », dont la traduction peut être la suivante : « Il s'enrichit et arme des Navires. »

On y peut voir l'image de la puissance commerciale de La Rochelle qui, à l'aide de sa flotte, apporte la richesse dans nos ports, mais qui sait également, quand il le faut, cesser tout trafic de marchandises, équiper des vaisseaux dans la guerre de course. Ce qui, d'ailleurs, comme pour Saint-Malo, Dunkerque, fut le cas de Bordeaux. Les *Annales régionales* de notre marine citent, parmi bien d'autres, « le capitaine Montauban, partant de Bordeaux, qui se distingua dans de brillantes campagnes contre l'Angleterre sur une frégate de 34 canons ».

Sur cette médaille se trouve ainsi conservé le double rôle joué par la frégate qui fut, à la fois, protectrice des convois de la marine marchande, permettant d'introduire la richesse¹ en nos villes et aussi un vaisseau de guerre monté par un corsaire pour détruire le commerce ennemi.

PANOPLIE ET TROPHÉES

Si cette panoplie, avec les armes de Bordeaux², rappelle le pays d'origine des marins et le port d'attache du vaisseau, on peut y retrouver aussi le but que poursuit le navire par les trophées de guerre qui se trouvent réunis : prisonniers enchaînés, faisceaux de drapeaux pris à l'ennemi.

CAPTIFS ENCHAÎNÉS

C'est un sujet classique renouvelé sur les bas-reliefs et les cartouches au XVII^e siècle. Nous l'avons vu rappelé sur le socle de la

1. Nous retrouvons, sous une autre forme, représentée à Bordeaux, l'image de la prospérité de nos ports.

C'est ainsi que, place du Palais, n° 2, on remarque un fort joli bas-relief sur la façade de l'hôtel occupé jadis (en 1773) par MM. les Trésoriers de France et qui se trouvait dans le voisinage immédiat des anciens bâtiments de la Chambre de commerce et de la Bourse de Bordeaux. Sur ce bas-relief, artistement sculpté, on y voit le dieu Mercure. Il est assis, vêtu d'une simple écharpe, qui flotte autour de lui, soulevée par le vent. De la main droite, tenant le caducée, il montre le fleuve, les quais encombrés de marchandises, déposées par les nombreux navires arrivés d'outre-mer. De la main gauche, il tend vers la ville une bourse, symbolisant la Navigation et le Commerce qui apportent à ses habitants la Fortune.

2. Les armes de la ville : la Grosse Cloche, avec deux de ses tours, sommée d'un léopard, au chef ancien avec couronne de comte, mais, au lieu du croissant (image du port de la lune), vogue sur les flots une frégate toutes voiles déployées.

statue de la place des Victoires. Nous le retrouvons peu différent de la vignette, sur une carte de 1690 des officiers de la marine royale conservée au musée du Trocadéro; les trophées sont surmontés du médaillon royal avec la devise : *Ludovico Magno*.

Louis XIII avait favorisé notre essor colonial, et le cardinal de Sourdis créé « le Régiment Royal des Vaisseaux » destiné à « tenir garnison sur les Vaisseaux ». Ce régiment de la marine ainsi que plusieurs autres, levés dans nos différents ports de l'Atlantique, contribuèrent à apporter des renforts dans les combats navals et à permettre aussi les conquêtes de notre empire colonial.

Louis XIV avait encouragé aussi la noblesse de son royaume à s'intéresser à la guerre sur les mers. Leurs premières épreuves consistaient à combattre les pirates sur les côtes barbaresques. Il avait constitué « les compagnies de Cadets », « les Gardes de la Marine », jeunes nobles et volontaires dans les régiments de marine, où se recrutaient les officiers de la marine royale et ceux aussi destinés à renforcer les cadres nécessaires aux corsaires particuliers, aux armateurs entreprenant la guerre de course.

PERSONNAGES ET EMBLEMES

Jeunes hommes et cœurs transpercés. — Les deux militaires, vêtus de l'ample casaque aux larges manches et portant l'épée au côté, ont bien l'allure de ces fiers gentilshommes appartenant aux « Compagnies de Cadets ». Le chevalier de Forbin avait fait partie des « Gardes de la Marine » (ce dont il était très fier), avant de devenir officier de la marine royale et intrépide corsaire.

Ces gentilshommes de fortune gascons ou provençaux, à tout propos tirant l'épée ou le pistolet au poing, comme ils sont représentés sur l'image, ayant les qualités et les défauts des Méridionaux, à la fois querelleurs, mais également braves, contribuèrent à former les cadres d'excellents officiers qui permirent l'essor de notre marine au XVII^e siècle.

Les deux officiers sur la vignette y sont représentés avec des caractères différents. Tandis que l'un, armé d'un pistolet, se montre sous un aspect batailleur et « fait parler la poudre », l'autre, tenant un verre et une gourde¹ en ses mains, est le portrait, comme on disait

1. Ces gourdes, protégées contre le choc par un clissage en rotin, étaient souvent en porcelaine de Chine, rapportées par les marins de leurs voyages en Extrême-Orient.

alors, du « Cadet de bon appétit », celui qui est toujours prêt à boire et à manger et qui s'acquitte fort bien de l'un et de l'autre.

Parmi ces « Cadets, vaillants marins du Roy », certains, aussi, partagèrent la vie aventureuse des « Frères de la Côte », tandis que d'autres, émules du chevalier de Forbin, devinrent des corsaires redoutables pour les ennemis de la France. C'est d'ailleurs ce que fit comprendre un jour le Sénat vénitien qui, surpris des randonnées audacieuses du fougueux provençal, se plaignit à un représentant du roi de France en disant qu'« il s'était conduit à leur égard comme un véritable forbin » (forban).

Emblèmes, symboles figurés sur l'image : cœurs transpercés d'une flèche. — Le graveur a voulu montrer, sans doute, que ces deux jeunes hommes ont une égale faiblesse pour le beau sexe et rappeler les aventureuses amours de nos militaires, de nos marins, aussi habiles à capter les cœurs féminins qu'à remporter les victoires dans les tournois et sur leurs ennemis. Selon le vieux dicton : « Pour la gloire comme pour l'amour », le marin était combattant au suprême degré.

On connaît aussi « la Course à la Bague ». Ce jeu, très en vogue dans les tournois au XVII^e siècle, consistait à enlever à la course, à l'aide d'une lance, un anneau suspendu. Celui qui obtenait la victoire recevait un cœur en récompense.

Ces cœurs transpercés, d'inégale grandeur, placés au-dessus des deux militaires, semblent devoir désigner celui qui, sur son camarade, l'emporte par sa bravoure et ses succès.

À la fin du XVIII^e siècle, on voyait encore les femmes habitant le littoral porter, sous forme de broche ou de collier, des croix dites « à la Jeannette » : un cœur y figurait au milieu, devant rappeler sans doute à l'absent, à celui parti en mer, qu'il n'était pas oublié. Mais on raconte aussi qu'après une défaite de l'amiral de Grasse, qui occasionna la perte du vaisseau amiral, la captivité de son chef par les Anglais et la mort d'une quantité de braves, les femmes, désespérées, se mirent alors à porter, en guise de deuil, des « Croix à la de Grasse », c'est-à-dire : « Sans Cœur », allusion peu bienveillante et injuste à l'égard de l'officier qui, lui aussi, avait fait cependant tout son devoir.

Ce souvenir des cœurs transpercés ou enflammés s'est conservé, sous diverses formes, dans nos vieilles chansons. Ainsi, dans la *Canadienne*, qui date de trois siècles et toujours chantée dans le Canada, chaque couplet se termine par le refrain :

Vole mon cœur, vole !

Vive la Canadienne !

Vivent la Canadienne et ses jolis yeux doux !

Mais à l'image de la joie succède aussi, parfois, celle d'un cœur affligé, comme elle fut conservée dans la complainte de Botrel, peintre de la mélancolie bretonne :

J'avais perdu mon cœur sur la grève !...

UTILISATION DE LA VIGNETTE

Si le sujet représenté sur la gravure pouvait déterminer son utilisation, il semblerait que cette frégate avec ses trophées de guerre fût l'image d'un navire resté pour nous inconnu, peut-être bien un corsaire, partant du port de Bordeaux pour une expédition lointaine.

Journal de bord. — Cette vignette pourrait être le frontispice du journal de bord d'un capitaine de navire dont l'armateur bordelais a obtenu « l'autorisation d'armer en guerre et marchandises », ou bien d'un officier de la marine royale devenu corsaire, ou bien encore celui du commandant « d'une compagnie de Cadets de Marine », communément appelés au XVII^e siècle : « les Mousquetaires de la Mer ».

L'année 1686 fut, comme on sait, fertile en exploits maritimes. Si les feuillets disparus pouvaient être retrouvés, peut-être y verrait-on ainsi libellé, dans le style de l'époque :

*L'Eagle, on va l'attaquer,
Larguez les ris dans les basses voiles !
L'Eagle, on va l'attaquer,
Larguez les ris dans les huniers !*

(Chanson des corsaires.)

« Ceci est le journal de bord de la frégate. Le 10 1686, les ancres ont été levées; le vent était accroché au Nord. Nous avons quitté Bordeaux deux heures après dîner. Arrivés en haute mer, toutes voiles dehors, nous avons, par des vents favorables, rapidement traversé en peu de jours le golfe de Gascogne, puis atteint le golfe de Biscaye. Ayant rejoint les escadres des amiraux Villette d'Estrées, de Mortemar, nous avons participé, durant les journées des, aux combats engagés devant Cadix, contribuant ainsi aux captures des galères espagnoles. L'amiral d'Estrées a forcé l'Espagne à rembourser 1.500.000 livres aux marchands français qui leur étaient retenues sans raison. Officiers, marins et soldats ont montré de l'endurance et du courage au cours de cette campagne. La frégate a rejoint son port d'attache dans la journée du 1686. »

Passeport, sauf-conduit. — Peut-être y pourrait-on voir l'estampé d'un registre officiel de la marine, celle d'un passeport ou d'un sauf-conduit délivré par les officiers de l'Amirauté, dont nous retrouvons avec la légende : « EST SORTY DE BORDEAUX », la formule du vieux rôle gascon de la reine Aliénor, encore en usage au XVII^e siècle.

On sait qu'au XVIII^e siècle encore, les flottes entières de nos armateurs bordelais, composées de frégates, flutes, corvettes, étaient souvent utilisées pour le transport de troupes, vivres et munitions, destinés à la défense de nos colonies (comme cela s'est produit lors de la guerre du Canada).

Cette pièce serait-elle, alors, l'autorisation, le passeport, l'ordre donné par le roi de remplir sa mission à l'une des frégates, escortant ces convois, « ayant appareillé dans la rivière de Bordeaux le... 1686 » ?

Il y avait, aussi, l'association entre armateurs particuliers, autrement dit entre navires corsaires « sortis ensemble de la rade », comme il est mentionné dans les *Mémoires* de Duguay-Trouin (v. p. 11).

Ordonnance de Louis le Grand. — Cette vignette a pu servir, comme en-tête d'un décret du roi sur la marine royale, en l'année 1686. On sait les gravures, les cartouches aussi multiples que variés qui ornaient agréablement règlements, ordonnances et particulièrement les « Arrests du Conseil d'Estats du Roy ».

Telles sont les hypothèses qu'il nous a semblé possible de pouvoir formuler.

Par une étude comparée avec les documents d'histoire de notre lointain passé, nous avons essayé de déchiffrer cette curieuse vignette, de rechercher l'emploi auquel l'artiste l'avait destinée, laissant à ceux que la question sur notre ancienne marine intéresse le soin de choisir la solution qu'ils jugeront la meilleure, en attendant que l'archéologue, historien et patient chercheur, puisse découvrir dans les archives de nos ports la pièce précieuse et rare, susceptible de nous apporter une lumière complète.

SIMONIN FECIT

Au XVII^e siècle, les éditeurs aimaient à agrémenter leurs ouvrages de vignettes, culs-de-lampes, cartouches. Le monarque, lui aussi, autant pour favoriser les arts que pour faire connaître au public, sous une forme aimable, les lois et règlements du royaume, voulait que les décrets royaux, les pièces administratives elles-mêmes, présentent de gracieux en-têtes, d'agréables frontispices.

Mais tandis que ces petites estampes sont détachées habituellement de planches gravées sur bois et anonymes, la nôtre provient d'une plaque de cuivre tracée au burin, accompagnée du nom de l'auteur : « Simonin fecit ». La signature semblerait marquer déjà sa notoriété.

Pour ces diverses raisons, notre vignette présenterait ainsi un réel intérêt.

L'origine de l'auteur Simonin n'a guère été facile à découvrir, car, tout d'abord, nous n'avions pu recueillir sur les graveurs de ce nom que de très vagues renseignements :

« Simonin, graveur français au burin, vivaif au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle.

» Simonin (Claude), sculpteur sur bois, travaillait à Nancy vers 1629 (éc. lomb.) pour le duc de Lorraine. »

On y indiquait aussi, parmi ses contemporains dont les noms, diminutifs de Simon, se rapprochaient du sien :

« Simonneau aîné (1645-1710), élève de Coyzel, devint graveur du roi et académicien.

» Simonneau jeune (1654-1717) fut également graveur du roi et académicien. »

Nous regrettons que l'auteur de cette vignette, finement gravée et d'une composition parfaite, puisse rester ainsi méconnu.

Aussi, en avril 1948, invité par le Ministère de l'Education nationale à participer au 74^e Congrès des Sociétés savantes à Paris, nous avons profité de notre séjour dans la capitale pour compléter nos recherches sur les familles de graveurs du XVII^e siècle.

La Bibliothèque de l'Arsenal nous a donné sur les Simonin les indications suivantes :

« Simonin (Claude I^{er}), maître graveur, né à Nantes, meurt en 1721. Son fils Claude II, né à Nantes, est également (gleichfalls) graveur; celui-ci, au baptême de son fils Jean-François, le 22 juin 1687, est désigné graveur du roi. (Tiré du *Dictionnaire allemand* de Kunsler, 1837.)

» Claude Simonin travaille à Paris. On connaît de lui plusieurs pièces et autres ornements pour les Arquebusiers¹ et les Brizures² démontées et remontées et les plus beaux ouvrages de Paris. Le tout désigné et gravé par Claude Simonin et Jacques Simonin, son fils, avec privilège du Roy. Paris (1693). Jacques Simonin serait moins

1. Arquebusiers : armuriers du XVII^e siècle.

2. Brisure : terme employé dans la marine, pour les fortifications et pour les armoiries.

connu. » (Tiré de *Neues allgemeines Kunsler lexicon*, Biarbeit von Dr G.-A. Nayler, 1845.)

La Bibliothèque nationale, à son tour, nous apportait quelques précisions nouvelles :

« 1° Claude I^{er}, maître graveur, père de Claude II qui suit et de Françoise, au mariage de laquelle, avec Jean Dumesnil, il assiste le 20 octobre 1686 (Saint-Denis). Il meurt âgé de 86 ans et est enterré le 19 janvier 1721 (Saint-Nicolas).

» 2° Claude II, fils du précédent, maître graveur comme lui, épouse Renée Guyot, dont 3 enfants baptisés à Saint-Nicolas, savoir : 1° Angely, le 28 juillet 1681; Claude, le 28 juin 1682, et Jean-François, le 22 juin 1687. Au baptême de ce dernier il est qualifié « graveur du Roy ». En 1691, le 1^{er} mars, il prend à bail pour 5 ans une maison rue de la Casserie. Son nom se trouve en 1720 sur la liste de la milice bourgeoise. (Tiré des *Nouvelles archives de l'art français*, t. XIV, 1898, et de la *Revue de l'art français ancien et moderne*, 14^e année, Charavay frères, à Paris.)

» 3° Simonin (Anne), « graveuse », pont Saint-Nicolas, figure en 1722 sur les registres de la milice bourgeoise, pour le logement des gens de guerre. »

La Bibliothèque nationale n'a pu nous montrer, dans ses réserves, qu'une seule estampe avec la signature : « Simonin fecit. » C'est une gravure sur bois défectueuse au point de vue du dessin; elle représente un personnage des comédies de Molière. Elle est d'une facture toute différente et ne saurait être attribuée à notre graveur.

La Direction des Archives de France, à Paris, questionnée également à ce sujet, nous a fait savoir « qu'il ne lui était pas possible d'identifier la vignette qui nous intéresse et que la vie et les œuvres de Simonin lui étaient inconnues. Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse d'un certificat d'origine, de douane, d'octroi ou de toute autre pièce militaire ou maritime, etc., il était certain que la gravure était jolie, intéressante et présentait un caractère d'origine indéniable. »

Horace nous dirait : « *Et adhuc sub judice lis est.* » Autrement dit : « La question est toujours pendante », et le problème est encore à résoudre.

Bien qu'il soit difficile, alors que le prénom manque sur la plaque de cuivre, de déterminer entre les divers graveurs du même nom l'auteur de la vignette, il nous semble possible de l'attribuer à Claude II Simonin, né à Nantes, ayant travaillé à Paris. Car celui qui, en 1687, au baptême de son fils, était déjà célèbre, officiellement reconnu « gra-

veur du Roy », devait être capable, l'année précédente (1686), d'avoir produit notre gravure sur cuivre de qualité parfaite.

Nous devons savoir gré à notre Société Archéologique de Bordeaux d'avoir sauvegardé dans son Musée de la Porte Caillau la modeste plaque de cuivre, qui nous a donné cette gravure en taille douce, vraiment parfaite, pièce rare, peut-être unique, qui nous reste de l'œuvre de cet artiste. Elle nous permet aujourd'hui de reconnaître le talent et d'évoquer le souvenir de Claude II Simonin, excellent maître graveur au XVII^e siècle.

Joseph BÉRAUD-SUDREAU,

Président

de la Société Archéologique de Bordeaux.

La Maison de Campagne d'un patricien gallo-romain

Dieux rustiques et sarcophages

« Regardez le sol. Le Passé n'y meurt jamais complètement; les traces s'en sont perpétuées jusque dans les faits d'aujourd'hui. Mais, en même temps, n'oubliez pas les hommes et les formes antiques de leur activité. »

(Camille JULLIAN.)

MAISON DE CAMPAGNE (VILLA RUSTICA) A SAINT-MEDARD-D'EYRANS

Aujourd'hui, sur l'emplacement de cette maison de campagne, s'étaient les vignes, poussent les céréales. Comme l'a dit un poète latin : « *Tempus edax rerum* », le temps dévore toutes choses; il aurait pu ajouter : les hommes, plus encore que le temps, sont les grands destructeurs. Les barbares sont venus. Avec la torche et l'épée, ils ont fait disparaître tout ce que dans les Gaules la grandeur romaine y avait apporté. Les générations se sont succédé, les siècles se sont écoulés. A chaque labour, tuiles à rebord, briques plates, tessons divers, ramenés à la surface du sol, subissant toutes les intempéries, s'écaillent, éclatent, se brisent, disparaissent peu à peu, sous l'action des pluies, des gelées, du soleil.

Avec un peu de patience et bien des années de recherches, nous avons pu déterminer en ces lieux l'emplacement des constructions qui furent celles du maître, des colons, des artisans. Car, aussi indispensables que les laboureurs, les artisans avaient également leur place dans les exploitations de ces vastes domaines qui, à l'époque gallo-romaine, comprenaient souvent l'étendue de nos communes et, parfois, de nos arrondissements.

Successivement, sous le soc de la charrue, ont ainsi apparu à nos yeux : la *mosaïque* aux petits cubes désagrégés ou réunis dans le mortier; toutes les variétés de nos *marbres* de France : vert veiné de blanc de Campan, gris de Saint-Béat, grenat ou rose (fleur de pêcher) provenant de nos montagnes pyrénéennes et d'ailleurs. De beaux

marbres y ont été également rencontrés, artistement sculptés de grecques, de feuilles d'eau, de fleurs. Ces marbres avaient été plus particulièrement employés pour le dallage des appartements, leur ornementation et le revêtement des murailles.

On y voyait, aussi, des *briques* striées, indicatrices des canalisations de chauffage et des salles de bain; d'autres, unies, rectangulaires et plus épaisses, ayant servi pour le pavage; d'autres encore, au quart de cercle et peintes, ayant été utilisées pour la construction des colonnes en terre cuite. L'une de ces briques portait la marque (en relief dans une couronne), le cachet de son fabricant : « MERULA TO(UTISSAE FILIVS) ». Les huit premières lettres seules étaient très lisibles. Merula est un nom d'origine latine, qui a la signification de merle en français, et Toutissa serait celtique. D'après C. Jullian, Merula, fils de Toutissa, serait biturris-vivisque; il aurait vécu au 1^{er} siècle. Nous y avons trouvé également diverses petites briques en terre cuite pour le pavage des appartements. Les unes, découpées, en triangles, étaient destinées à composer, en quinconces, des dessins en pointes de flèches; d'autres, rectangulaires, mesurant 8 × 4 × 2 cm. et incrustées sur le côté dans le mortier, devaient être disposées « en pennes ou en arêtes de poissons ». Ce pavage de petites briques en terre cuite était appelé par les auteurs latins : « *Spicata testacea*. »

Des cailloux de diverses grosseurs montraient aussi une face unie, rappelant leur utilisation première pour le pavement et la mosaïque.

Fragments de verrerie. — Des flacons malheureusement brisés possédaient tous les reflets de l'irisation. Les plaques de verre qui, par les lucarnes, apportaient jadis un peu de lumière dans les appartements, étaient plus épaisses, d'une teinte verdâtre et presque opaque.

Des parcelles de stuc, détachées des fresques, ont été ramassées sur le sol. Restées longtemps à l'abri de la lumière, elles conservaient encore, malgré plusieurs millénaires, toute leur fraîcheur : sur le blanc et le vert se détachait très nettement la nuance vive d'un beau rouge antique.

Dans les appartements réservés aux femmes, on retrouvait trace des ateliers du peignage et du tissage des laines par quelques menus objets rencontrés dans les fouilles : peignes, navettes et *poids en terre cuite* pour la tension des fils. Plus loin, venaient le fournil et la boutique du boulanger avec ses briques noircies par le feu, ses *meules* en pierres plates ou coniques de Volvic (de nature volcanique) et laissées rugueuses pour mieux broyer le grain. Tout à côté, les *scories* laissées sur le sol marquaient la place de la forge.

La *céramique de luxe* et celle plus commune à l'usage domestique nous ont permis de situer d'une manière assez exacte les appar-

tements du maître, plus particulièrement en direction de l'Est vers la Garonne. La *belle vaisselle à glaçure rouge sigillée*, unie ou décorée de fleurs et personnages, nous est parvenue très fragmentée. Le plus souvent, elle avait perdu tout l'éclat de son vernis brillant, usé par la terre sablonneuse. Plus légère et plus fine, sa résistance était également moindre aux chocs et aux gelées; aussi est-elle plus rare.

Nos potiers gallo-romains, habiles imitateurs de ceux d'Italie, nous ont cependant laissé des spécimens d'une fabrication soignée: « patina, patera, patella », plats, bols, coupes aux formes variées et d'un beau galbe. En dehors de la vaisselle plate et en métal, c'était celle utilisée pour les festins, les libations, et qui, bien souvent aussi, accompagnait le défunt dans sa tombe.

Elle apparaît, en Gaule, 50 ans avant Jésus-Christ, pour disparaître à la fin du III^e siècle. Au début, elle fut importée de Samos, en Italie, d'où son nom de « Samienne »; mais, ensuite, elle fut fabriquée uniquement par les ateliers (*officinae*) gallo-romains de la Gaus-fresenque (Aveyron), Montans (Tarn), Lezoux (Auvergne).

C'est au IV^e siècle qu'apparaît la poterie grise lustrée à vernis noir; elle caractérise la *céramique de l'époque chrétienne*¹. L'ornementation n'est plus obtenue par un moulage en relief à l'extérieur, mais par une suite de dessins en creux tracés à la roulette, le plus souvent à l'intérieur du plat, de l'assiette, de la coupe. Dans notre région d'Aquitaine, du médaillon central où figure généralement un cerf, se détache un rayonnement de palmes, de rosaces et d'emblèmes symboliques rappelant ceux qui sont peints sur les fresques des catacombes de Rome. Nous en avons rencontré divers spécimens plus résistants à la gelée que la vaisselle rouge, mais dont les ornements cependant étaient en partie effacés par le frottement de la terre sablonneuse.

L'étude de cette céramique, les divers fragments et tessons exhumés de ces fouilles, nous ont permis de constater que l'occupation de cette « Villa » ou « Villula rustica » a duré pendant toute la domination romaine, depuis le I^{er} siècle de notre ère jusqu'au IV^e siècle. D'ailleurs, cela nous a été confirmé par la rencontre de *médaillles*, mêlées aux poteries :

1° Un grand bronze de CLAVDIVS CAESAR AVGVSTVS.

Au revers : Victoire tenant un bouclier.

L'empereur Claude a régné de 43 à 56.

1. L'étude de M. J. B.-S., sur « La céramique gallo-romaine à emblèmes chrétiens provenant de Burdigala », présentée lors du 72^e Congrès des Sociétés savantes, qui s'est tenu à Bordeaux en 1939, a été publiée dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, Paris, 1938-1940.

2° Un petit bronze du IV^e siècle, d'époque constantinienne (le nom de l'empereur Constans, Constance ou Constantin, étant difficile à préciser, les dernières lettres ayant disparu).

La tête est tournée à droite, sans couronne; elle est laurée, non radiée, semblant indiquer qu'il n'était alors que César ou Auguste et non empereur. Au revers, deux personnages tiennent une couronne où on lit une inscription qui se termine par : « VOT X. » Ce sont les vœux adressés à César pour dix années de félicités, de victoires...

Lors de la découverte des sarcophages en 1805, il y avait été également rencontré des petits bronzes (ou quinaires) de Tétricus, père (268-273), et de Flavia-Julia-Helena, femme de Julien (l'Apostat), empereur qui a régné de 364 à 384.

Il était facile de retrouver encore, il y a une trentaine d'années, une partie du tracé de ces constructions. Un mur principal important existait en direction Est-Ouest, rejoint par d'autres, perpendiculairement. Ce qui restait de ce bâtiment était l'aile Nord tournée vers le Sud. L'emplacement de l'arête du grand mur est encore indiqué par la courbe du champ. Cette muraille, reliée par des chaînons de briques, solidement construite, provoquait les plus vives colères du laboureur qui devait souvent interrompre son travail, le soc tordu ou le versoir brisé.

On rencontre aussi dans ce champ des « imbrex » (tuiles courbes épaisses), mais, plus souvent, des tuiles à rebord. Il est curieux d'y voir parfois des empreintes laissées par les pas d'animaux sur l'argile encore fraîche avant sa cuisson : pattes de chiens, de blaireaux, de chats et de porcelets. Sur les fragments de vases étaient incisés quelques graffiti : des ronds, des croix, des lettres et des chiffres romains.

Ouvrage de Lacour. — Une erreur s'est glissée dans l'orientation du plan des substructions indiquées dans son livre : les directions Est et Ouest y sont exactes, mais celles du Sud et du Nord doivent être interverties.

STATION GALLO-ROMAINE A LA CROISEE D'ANCIENS CHEMINS

Camille Julian a décrit l'importante « Villa Vereginis » ayant appartenu à l'évêque Léonce. Il la situe à Beaurech, sur la rive droite de la Garonne.

Il ne serait pas surprenant que cette famille, une des plus puis-

santes de notre province, ait également possédé une « villa » ou « villula » à Saint-Médard-d'Eyrans. Car la plaine, sur la rive gauche, en bordure du fleuve, plus fertile que les coteaux rocheux de Beaurech, permettait, par ses pâturages abondants, d'assurer l'élevage d'importants troupeaux; les plateaux sablonneux qui font suite, couverts d'impénétrables forêts jusqu'à la mer, immenses réserves pour le gibier, devaient contribuer également à satisfaire les « disciples d'Endymion » dans leur passion pour la chasse.

Cette villa gallo-romaine se trouvait, de plus, fort bien placée au croisement de plusieurs routes. L'une était la voie de communication, la plus proche du fleuve, entre Bordeaux et Toulouse; l'autre conduisait de Saint-Médard-d'Eyrans à l'Isle-Saint-Georges. Cette station occupait une « position-clé », pour ainsi dire, permettant de surveiller, de contrôler le passage conduisant aux ports de la Garonne et à la traversée du fleuve sur Quinsac, Beaurech et Cambes.

Durant tout le moyen âge, jusqu'à l'utilisation des chemins de fer, il se faisait un trafic important à cette croisée des chemins. La perception d'un droit de passage a dû également, tout d'abord, exister pour les convois chargés de bois, de vins et céréales venant des Landes et des communes voisines.

Le sire de Landiras s'était réservé, à bon escient sans doute, des droits sur l'Isle-Saint-Georges¹; d'autres seigneurs suivirent son exemple pour en obtenir à leur tour.

Jusqu'à ces dernières années, deux passeurs assuraient le service de la traversée entre les deux rives, l'un sur Esconac (Quinsac), l'autre sur Beaurech.

Au Nord de Saint-Médard-d'Eyrans se trouvait, en effet, le passage le plus accessible aux transports pour atteindre le fleuve, car au delà, vers le Sud, s'étendaient les interminables marais d'Eyrans et d'Aigue-Morte, continuellement inondés par les débordements des nombreux ruisseaux venant des Landes.

Jusqu'à ces dernières années, les propriétaires, qui habitaient les coteaux rocheux, parfois arides, de la rive droite, se réservaient des pâturages dans les palus de l'Isle-Saint-Georges et de Saint-Médard-d'Eyrans. C'est ainsi que la ferme appelée « Les Murailles », à Saint-

1. Cette seigneurie, à la fin des XIV^e et XV^e siècles, était divisée entre plusieurs seigneurs. En 1374, le baron Pierre de Saint-Symphorin (ou sire de Landiras) se qualifiait seigneur, en partie, de l'Isle-Saint-Georges. En 1390, Archambaud de Grely, capitaine de Buch, était dénommé seigneur de l'Isle-Saint-Georges en Arruan. Son héritier, le comte de Foix, était désigné, avec plus de précision, seigneur des trois quarts de l'Isle-Saint-Georges, tandis que Jean de Lalande, seigneur de La Brède, était, en cette même année, propriétaire du quart de cette seigneurie.

Médard-d'Eyrans, appartenait longtemps à M. Ducorps de Duprat, propriétaire à Quinsac. Il semblait avoir suivi, en cela, l'exemple des agriculteurs gallo-romains qui, surtout à la fin de l'empire, portaient le plus grand soin à l'élevage du bétail.

Ces noms de « Les Murailles », « Les Murasses », ont une signification particulière dans notre région. On désigne ainsi des constructions très anciennes remontant au haut moyen âge et même au delà, jusqu'à la période gallo-romaine. L'abbé Labrit, savant archéologue, dont l'attention avait été attirée par le lieu dit « Les Murasses », à Lugasson, arrondissement de La Réole, y avait fait d'intéressantes fouilles qui lui ont permis de découvrir les substructions d'une importante villa gallo-romaine.

Notre station gallo-romaine de Saint-Médard-d'Eyrans en a remplacé d'autres plus anciennes. En effet, les tribus néolithiques, ligures ou gauloises y ont laissé, en ce même endroit, les traces de leur séjour restées visibles par l'outillage en silex, les poteries que nous avons pu recueillir.

Les mêmes lieux, d'ailleurs, ont toujours été habités. Aux stations préhistoriques, aux habitations gallo-romaines, ont succédé, avec le moyen âge, les châteaux sur les Mottes; puis, ce furent les maisons-fortes, les maisons-nobles. Aujourd'hui, se dresse le château Lamothe du XVII^e siècle, avec ses deux hautes tours carrées, entourées de sa cour intérieure close de murailles.

Au cours du XVII^e siècle, des combats violents se livraient encore, au passage de l'Isle-Saint-Georges, entre les troupes du duc d'Épernon et de la Meilleray, contre celles du prince de Condé, unies à l'armée bordelaise.

LA VILLA GALLO-ROMAINE. LES CHATEAUX DU MOYEN AGE.

La villa était édifiée au Nord du hameau de Saint-Médard-d'Eyrans près du ruisseau le Cauban, où commence le plateau sablonneux qui domine la plaine de la Garonne. Les terres qu'elle possédait englobaient le village actuel et devaient comprendre aussi l'étendue de la commune. Elle a dû disparaître lors des invasions barbares du V^e siècle. Dès le moyen âge, a été construit, tout auprès, le château d'Eyrans, en bordure de la voie romaine et des marécages, puis fut édifiée une maison-forte sur la motte voisine, qui a donné son nom au château Lamothe. Ce dernier domaine, qui, dans son ensemble, comprenait les anciennes possessions de la villa romaine, était encore

très important au début du siècle dernier, lors de la découverte des sarcophages. Il possédait, autour du village, des terres couvertes de vignes. Ses pâturages descendaient jusqu'à l'Isle-Saint-Georges. Au Nord, s'étendaient des champs de céréales et des prairies jusqu'à la Bugonne¹, ruisseau au nom celtique, séparatif de la commune de Cadaujac². Au couchant, un ruisseau alimentait un moulin (Cante-ranne); une forêt de plusieurs kilomètres, couverte de pins et de chênes, s'étendait jusqu'à Martillac.

C'est dans cette campagne peuplée de génies, de sylvains et de faunes (reproduits sur les sarcophages) que, sans doute, Léonce Paulin, noble patricien gallo-romain, aimait à se promener et à vivre, il y a cela deux mille ans.

LES SARCOPHAGES DE SAINT-MEDARD-D'EYRANS

La découverte des deux beaux sarcophages exposés, aujourd'hui, au Musée du Louvre, a été faite au début du siècle dernier. Ils ont été exhumés en défonçant un champ pour y planter de la vigne dans une propriété appartenant à M. de Conilhy. Mais, à propos de cette découverte, s'ouvrit un long procès entre M. de Conilhy et son métayer

1. Etymologie de Bugonne :

Bugia, ona et *buc, ona*.

Bugia, pâturage; *ona*, fontaine (Ducange).

Buch, dans le glossaire gaulois, a la signification de bestiaux et, en latin, *buculus, bucula* : taureau, génisse, bœuf.

D'où : fontaine des pâturages, ou fontaine des bœufs.

Ce ruisseau, divisé en deux tronçons, a déterminé un lieu dit, du même nom, couvert de marécages, de « baugières » (en gascon), où, durant l'été, pacagent de nombreux troupeaux. Le nom de bugonne pourrait évoquer encore le souvenir de quelques traditions païennes. Le culte des eaux, on le sait, était très répandu aux époques gauloises et romaines. C'était sous la forme du bœuf qu'étaient représentées, souvent, les divinités des sources et des ruisseaux; les cornes devant rappeler les bras, les courbes, tracés par le ruisseau durant son parcours, d'après ce qu'en dit Henry Baudot dans son *Mémoire de la Commission des antiquités de la Côte-d'Or*. Lors des fouilles faites en 1843 par cet archéologue, des statuettes de bœufs en bronze ont été trouvées par lui aux sources de la Seine, où existait un temple dédié à la déesse Sequana. On y a également rencontré une quantité d'*ex voto*, découpés dans des feuilles de bronze ou en pierre, figurant diverses parties du corps humain et déposés en témoignage de reconnaissance à la déesse pour le bienfait de ses eaux guérissantes.

2. Voir la publication de M. J. BÉRAUD-SUDREAU, parue en 1942 dans le tome LV du *Bulletin de la Société archéologique de Bordeaux*, « Un cimetière aquitain à l'époque romaine », découvert à 2 kilomètres au Nord de l'église de Saint-Médard-d'Eyrans, en bordure de la route de Bordeaux à Toulouse, au lieu dit de « Paté », à Cadaujac.

pour déterminer son véritable propriétaire. La ville de Bordeaux aurait voulu conserver ces pièces fort rares dans la région; ce fut Paris qui l'emporta. Depuis lors, ces sarcophages ont pris place dans les salles du Louvre.

On y voit, pour chacun d'eux, apporter sur les bas-reliefs les indications suivantes :

1° Légende de Dionysos et d'Ariadne;

2° Légende d'Endymion et de Séléné.

Sarcophages trouvés à Saint-Médard-d'Eyrans en 1805, acquis en 1817.

La marque de fabrique ou de l'artisan sculpteur était gravé au dos du deuxième sarcophage (d'après le dessin de Lacour), à l'aide de huit lettres grecques. Mais nous avons constaté dernièrement que les six premières lettres seulement subsistaient encore.

Habituellement, à l'époque romaine, les tombeaux reposaient dans des chapelles domestiques. Ceux-ci, d'après le baron Cailla, « ont été rencontrés tournés en direction Est-Ouest et placés l'un sur l'autre, inclinés et séparés par une pierre de Taillebourg ».

Chacun d'eux renfermait un squelette. Un médaillon en ronde-bosse, resté inachevé, avait été laissé au fronton, destiné à reproduire l'image du défunt.

Ces sarcophages, fort beaux, en marbre de Paros, avaient dû être fabriqués par quelque artiste de talent spécialisé dans la sculpture de ces monuments,

Ces sarcophages étaient destinés à de grands personnages, païens assurément, car des chrétiens n'auraient pas admis sur leurs tombeaux des scènes mythologiques. Le personnage qu'on voit représenté au fronton, un rouleau à la main et revêtu de la toge, semble devoir représenter le magistrat suprême dont les cendres reposaient dans le tombeau. Il devait appartenir, d'après Cailla, à cette famille toute puissante des Léonce Paulin, dont plusieurs avaient été honorés de la préture, de la préfecture, du consulat.

Cette famille possédait des biens immenses dans notre province, notamment à Bourg, Beaurech, Langon, Preignac et autres domaines qu'Ausone appelait : *Regna Paulini*. « Un Léonce, retiré, vers la fin du IV^e siècle, dans une de ses maisons de campagne située sur le bord de la grand'route de Bordeaux - Toulouse, a dû, selon Cailla, y faire porter ces tombeaux de famille pour les soustraire aux investigations de l'empereur Honorius et de ses magistrats, chargés de faire disparaître tout ce qui conservait encore des traces du paganisme. »

Peut-être renfermait-il les cendres du maître de l'important domaine de Beaurech, voisin de Saint-Médard-d'Eyrans. Il n'y avait que la rivière à traverser. Il avait pu mourir le siècle précédent, étant encore païen. Ces tombeaux dateraient de la fin du II^e siècle ou du commencement du III^e siècle.

DESCRIPTION DES SCULPTURES REPRESENTEES SUR LES DEUX SARCOPHAGES

Lacour, dans son ouvrage destiné « à perpétuer le souvenir de ces monuments », nous donne l'explication des scènes mythologiques représentées sur les tombeaux; son fils, ayant cherché, dit-il, « non point à embellir ses personnages, mais à y apporter le plus d'exactitude possible dans ses gravures ».

Le premier bas-relief représente le sommeil d'Endymion ou sommeil de la mort, exprimant le plus parfait bonheur. Diane est descendue de son char et contemple le jeune berger. Il a auprès de lui des chèvres et son chien fidèle. Le costume d'Endymion est celui du chasseur, tenant d'une main la « venabula », la pique, dont on se sert pour la chasse à cheval; au-dessus de sa tunique est jetée la chlamyde. Un génie ailé le protège, accompagné de sylvains et de divinités champêtres tenant des branches de pin. On voit sur une frise le jugement de Pâris; il tient en main le bâton courbé des pasteurs. Mercure attend la décision pour apporter la nouvelle aux dieux de l'Olympe.

Le deuxième bas-relief est la rencontre de Bacchus et d'Ariane, allégorie du sommeil de la mort au réveil d'une nouvelle vie. Il est accompagné de bacchantes et de satyres. On y voit sur le visage du dieu son admiration pour Diane endormie. Il est descendu de son char; son front est couronné de pampres de vignes. Staphilus, fils de Bacchus et d'Erigone, est monté sur une chèvre, tenant des fruits dans son manteau. Ariane se réveillera pour devenir l'épouse du dieu Bacchus et goûter avec lui toutes les joies de l'Olympe.

SCÈNES DE BATAILLES, SUJETS CHAMPÊTRES.

Les sujets représentés sur les sarcophages devaient correspondre aux goûts et à la vie du défunt. C'est ainsi que sur les bas-reliefs

se retrouvent tantôt des sujets bucoliques, tantôt des épisodes de batailles.

Celui qui repose dans ce tombeau, par les allégories mythologiques, les images dont il est entouré, semble avoir voulu, après sa mort, revivre au milieu des troupeaux, des vignobles, des champs, des forêts, les plaisirs champêtres de sa vie terrestre et partager, avec Endymion, Bacchus et Diane, le bonheur complet promis aux élus dans les Champs-Élysées.

RECIT DE LA DECOUVERTE DES SARCOPHAGES ANTIQUES

Dès que la nouvelle fut connue, une commission fut désignée pour se rendre sur les lieux et en établir un rapport. En faisaient partie le baron Cailla, l'architecte Combes et les peintres Lacour père et fils.

Nous vous donnons le récit qui a été fait de leur visite à Saint-Médard-d'Eyrans avec quelques remarques qui, pour les Bordelais, présentent encore de l'intérêt :

« Le 15 nivôse, an XIII (5 janvier 1805).

» Tous trois, accompagnés de l'abbé Joubert, curé de Saint-Dominique de Bordeaux, partent dans une voiture de louage, munis de provisions pour manger sur l'herbe. Bien que ce fut un vendredi, ils avaient tous emporté de la viande, et le seul abbé Joubert s'était muni d'un repas maigre. Ils furent émerveillés de la perfection des tombeaux. Lacour et son fils en prirent sur le champ un croquis sommaire et obtinrent des propriétaires la permission de publier une étude importante sur ce « trésor ». Quelques jours plus tard, Lacour fils revient à Saint-Médard pour dessiner les bas-reliefs et il en accepte l'hospitalité de M. de Conillhy. Il grave les planches et rédige les notes; son père se charge du texte, et le rapport du baron Cailla à la Société des Sciences est ajouté à l'ouvrage. Le prospectus devait paraître au début de l'année suivante et le livre plus tard. Il était édité avec infiniment de goût. Malgré les critiques anticipées de Bernadeau qui détestait Lacour, il eut près de deux cents souscripteurs... On y trouve des réflexions justes qui annoncent les connaissances étendues de l'écrivain. »

Dans l'esprit de Lacour, cet ouvrage était destiné à faire connaître son fils. A partir de cette date, Lacour fils cesse de peindre; il demeurera, toute sa vie, un graveur au service de l'archéologie. Telle était l'opinion de son père sur le rôle de la gravure, qui n'a, pour lui,

d'autre utilité que de faire connaître des peintures ou des sculptures à ceux qui ne peuvent se déplacer pour aller les voir. (Notes tirées de l'*Ouvrage de Pierre Lacour* [1745-1814], par Robert Mesüret.)

UNE STATUE GALLO-ROMAINE TROUVÉE A SAINT-MEDARD-D'EYRANS

Cette statue¹ est celle d'un personnage mythologique, difficile à déterminer, vu l'état dans lequel elle se trouve; mais dieux et demi-dieux étaient représentés ainsi, dans leur beauté naturelle, par les sculpteurs grecs et romains.

Elle a été découverte dans un coin du parc du château Lamothe, près d'une fontaine alimentant un vivier. Était-elle à sa vraie place ou a-t-elle été transportée depuis? Provenait-elle du champ de fouilles situé à deux cents mètres plus à l'Est?

Malheureusement, la tête manque, le bras droit a disparu, les jambes ont été brisées au-dessous des genoux. On remarque, fixée à sa hanche, la tête de l'enfant qui l'accompagnait, également mutilé.

On y voit un homme jeune, dont la taille est celle de la grandeur humaine (1 m. 70 environ). Le personnage est peu vêtu. La chlamyde, simplement jetée sur les épaules, lui recouvre les reins, s'arrêtant à l'articulation du jarret. Un pan du vêtement, ramené en avant, comme ferait une écharpe, enveloppe le haut de la poitrine, laissant le reste du corps à nu et, retombant sur le côté gauche, s'enroule autour du bras (cassé à hauteur du poignet).

On remarque en cette statue, bien que très mutilée par les iconoclastes, de régulières proportions académiques, la souplesse de la draperie dessinant, avec harmonie, tous les mouvements du corps humain. C'est l'œuvre d'un excellent artiste de la belle époque : 1^{er} au 11^e siècle.

Si on compare cette sculpture à celle qui figure sur la frise de l'un des tombeaux, on croirait retrouver le même personnage : le dieu Mercure, revêtu de son petit manteau, assistant au jugement de Paris. C'est d'ailleurs ainsi qu'est représenté généralement le dieu le plus populaire de la Gaule et dont les images retrouvées sont les plus nombreuses.

Faut-il y voir Mercure, accompagné de l'amour? On aperçoit la

1. M. Chavagnac, propriétaire du château Lamothe, a généreusement fait don de la statue à la Société archéologique de Bordeaux pour qu'elle soit déposée à son musée de Caillau.



STATUE GALLO-ROMAINE TROUVÉE A SAINT-MÉDARD-D'EYRANS.

tête d'un enfant qui se trouvait à sa droite. Le dieu protecteur des marchands était-il placé dans la « pile » avec niche à la croisée des chemins, comme cela se voyait couramment dans les campagnes romaines ? Malheureusement, caducée, ailerons du messager rapide ne sont plus !...

C'est-il Bacchus, suivi de son fils Staphilus ? Peut-être. Nous sommes dans le pays des Graves, des vignobles, des fruits.

Nous avons pensé, tout d'abord, à ces dieux qui figurent l'un et l'autre sur les bas-reliefs des deux sarcophages. Mais nous devons nous résigner à rester dans l'incertitude, les divers attributs pouvant nous fixer sur le sujet représenté ayant disparu sous la violence des iconoclastes.

Dans leurs propriétés rurales, les Romains disposaient de petits temples, « sacellum », enceinte ronde ou carrée, consacrée à une divinité, avec un autel sans toit. Ils y plaçaient leur dieu préféré.

STATUE D'UN DIEU RUSTIQUE ŒUVRE D'UN ARTISTE AQUITAIN

Nous devons avoir sous les yeux certainement la réplique d'une statue grecque ou romaine, la copie d'un sujet connu qui, sans doute, devait être, alors, couramment répandu en Gaule. Elle pourrait être également l'œuvre d'un sculpteur aquitain¹.

La matière employée semblerait devoir déterminer la preuve. Car la statue est faite dans une pierre du pays : de bonne qualité, résistante à la gelée et de teinte grisâtre, rappelant celle rencontrée dans les carrières de Frontenac (Entre-deux-Mers), déjà exploitées, dès l'époque romaine, pour la construction des beaux édifices de Burdigala. L'artiste devait donc être de la région; son œuvre présenterait alors un plus grand intérêt pour nous.

Le bon fabuliste champenois s'est plus, comme on sait, à tracer ce portrait du statuaire antique :

*Un bloc de marbre était si beau
Qu'un statuaire en fit l'emplette...*

Notre statuaire aquitain, bien que ne disposant pas du précieux « Carrare d'Italie », a dû cependant, suivant l'exemple de son prédécesseur, s'écrier, à son tour, en dégrossissant sa pierre :

1. Cela laisserait supposer qu'à Burdigala, comme à Toulouse et Arles, il y aurait eu des ateliers de sculpteurs.

« Qu'en fera bientôt mon ciseau ?
» Sera-t-il dieu, le dieu tout puissant de l'Olympe,
» Ou bien son messenger fidèle :
» Celui qui tient en main le caducée, l'ami des hommes, Mercure
aux pieds rapides, aussi léger que l'oiseau ! »

Enfin, de quel dieu, de quel personnage peut-il être l'image ? C'est, pour nous, devenu l'énigme indéchiffrable, le secret, aujourd'hui, par les dieux, jalousement gardé.

Pour terminer, quelques lignes sur *Le Rêve* de Maurice Barrès semblent devoir être rappelées à propos de ces dieux disparus :

« Ils ont passé, ces dieux ! Ils ont disparu, brisés par les apôtres du Christ. Mais leurs fantômes flottent toujours sur nos campagnes... Ils errent autour de nous, cherchent un accueil, un signe de bienveillance sur ces friches et dans les bois, où ils ont eu leurs derniers fidèles. Quand le Christ établit son règne, il y a des siècles, sur ces terres, les grands dieux du paganisme lui cédèrent la place, émigrèrent. Comme les aigles et les vautours ont abandonné les sommets, les Jupiter, les Vénus, sont partis, sont retournés sur les îlots de la Grèce... Mais nos dieux locaux firent comme nos oiseaux du pays, qui n'émigrent pas et qui passent l'hiver. Les paysans les transportèrent au fond des bois écartés et vinrent, indéfiniment, les honorer en secret. Malheur à eux si, quelque jour, le maître de la villa les surprend ! En vain, résistent-ils. La force les disperse et l'idole antique est brisée. Ah ! puissé-je rencontrer leurs membres dispersés ! »

Joseph BÉRAUD-SUDREAU,
*Président de la Société Archéologique
de Bordeaux.*

Plaque commémorative de la fondation d'une maison de charité et d'instruction populaire dans le quartier de Saint-Michel en 1730

par Th. RICAUD

Sur l'indication de notre collègue M. Doumézy, je me suis rendu, ces jours derniers, dans le vieil immeuble portant le n° 59 de la rue des Menuts, mitoyen de l'ancien hôtel dont Armand Bardié, l'un de nos anciens présidents, avait défendu avec tant d'énergie le maintien en place des belles boiseries XVIII^e siècle du grand salon.

Depuis de longues années, l'immeuble de l'angle des rues Plante-rose et des Menuts sert de siège à la V^e Maison de secours. Les Filles de la Charité, disciples de Saint Vincent de Paul, en assurent la direction. Reçu fort aimablement par la Supérieure de la communauté, j'ai pu, après un coup d'œil sur la belle rampe en fer forgé de style Louis XV qui en orne l'escalier, transcrire le texte d'une plaque apposée au mur de l'une des cours intérieures de cet établissement. Ce document, en une sorte de grès, mesure 1 m. 16 de large sur 0 m. 58 de haut. Dix-sept lignes de texte le garnissent. Assez haut placé, un petit abat-vent, destiné à l'abriter des intempéries, rend la lecture des premières lignes assez malaisée. Ceci est surtout dû au manque d'habileté du lapicide qui s'est chargé de ce travail : lettres mal gravées, sans profondeur, mots insuffisamment séparés les uns des autres, titres incomplets ou erronés, surcharges s'apercevant ici ou là¹, etc... Ces réserves faites, et sans tenir grand compte de plusieurs erreurs sur la qualité des personnes indiquées dans le texte, l'on est en présence d'un document qui présente un réel intérêt. A peu près ignoré, aucune transcription n'ayant été, je crois, bien signalée

1. A ce dernier titre, on peut signaler, par exemple, que le sieur Jean-Baptiste Baret n'était que second greffier en chef (reçu en 1729), charge où il demeura jusqu'en 1743, où Jean-Baptiste Luc lui succéda.

D'autre part, Jean de Viaut, qualifié ici de président du Parlement, ne figure pas à ce titre sur la liste estimée publiée par Dast Le Vacher de

à ce jour, il compte, à juste titre, pour prendre place dans l'histoire d'aide sociale de notre ville. *Feu* le chanoine Allain, le savant archiviste diocésain, auteur du classement de l'importante série G des Archives départementales de la Gironde, ne l'a point connu. Dans son excellent livre ayant titre *Contribution à l'histoire de l'instruction primaire dans la Gironde avant la Révolution*, il consigne : « Malgré de longues recherches et de nombreuses démarches, je n'ai pu me procurer de renseignements certains sur le nombre et la date de fondation des établissements des Filles de la Charité dans nos diocèses » (p. LXXVI). Il ajoute bien un peu plus loin : « Les Filles de la Charité qui, dès le principe, joignirent au soin des malades et des pauvres l'instruction des filles, dirigèrent au moins cinq écoles à Bordeaux et une à Fronsac. » Toutefois, aucun renseignement complémentaire n'est fourni tant sur la date que sur les différents points de la ville où naquirent et vécurent ces établissements. Si, personnellement, je puis avancer que les quatre autres maisons d'instruction auxquelles fait allusion le chanoine Allain, se trouvaient être sur les territoires des paroisses Sainte-Eulalie (fondation de 1690), de Saint-Remy *intra muros* (1748), de Saint-Eloi (1753), de Saint-Projet (1764), je ne puis, par contre, fournir aucun autre détail.

La lecture de la plaque de la V^e Maison de secours nous fixe d'une façon complète sur la fondation de celle de Saint-Michel.

Puissent des documents ultérieurs permettre d'arriver à un même résultat pour les autres établissements ci-dessus ! Puisse aussi la connaissance de l'acte notarié d'achat de la maison du n° 59 de la rue des Menuts dissiper le reste de brouillard qui demeure encore sur cette œuvre méritoire de la première partie du XVIII^e siècle. Ci-contre la transcription de la plaque (1 m. 16 × 0 m. 58) de la rue des Menuts.

Boisville. On y trouve bien un Guillaume-Jean-Baptiste Viaut, mais avec le titre de conseiller lay (reçu en 1727).

La famille Viaut habitait la paroisse. Le registre des décès de Saint-Michel relate un certain nombre de personnes portant ce nom.

Concernant la Supérieure de la maison, M^{lle} Suzanne de Vigneras, qualifiée veuve de M. Barru, avocat et citoyen de Bordeaux, j'ai trouvé, dans un acte de décès survenu le 14 octobre 1735, les renseignements suivants. On lit :

« Reg. de St-Michel.

» Le même jour (15 octobre 1735), le corps de M^{lle} Suzanne de Vigneras, veuve de défunt M. Dubaroy, citoyen de Bordeaux et avocat en la cour et procureur du Roy et son conseiller en la contablie de Guyenne, décédée d'hyer à sept heures du soir après reçu les sacrements dans la paroisse Ste-Eulalie, a été transportée dans notre église pour être inhumée dans la sépulture de son époux en présence des susnommés.

» Signé : L. CAUSSADE, bénéficiaire de St-Michel. »

CETTE MAISON QUI SERT AU LOGEMENT DES FILLES DE LA CHARITÉ SERVANTES
DES PEAUVRES MALADES DE CETTE PAROISSE ST-MICHEL DE BORDEAUX ET
L'ÉTABLISSEMENT D'UNE ÉCOLE POUR L'INSTRUCTION DES PEAUVRES FILLES DE
LADITE PAROISSE A ESTÉ ACHETÉE L'AN 1730 ET RÉPARÉE LA PRÉSENTE ANNÉE 1731
DES DENIERS PROVENANT DES CHARITÉS ET LIBÉRALITÉS FAITES PAR LES ZÉLÉS
PAROISSIENS ET AUTRES NOTABLES BIEN FAITEURS LE TOUT PAR LES SOINS DE M^r
VALENTIN MERLET AINÉ ADMINISTRATEUR DE LADITE COMMUNAUTÉ ESTANT EN CHARGE
MONSIEUR JEAN DERAOUX ANCIEN CONSEILLER DU ROI ET COMMISSAIRE AUX REQUÊTES
DU PARLEMENT DE GUIENNE, JEAN BAPTISTE DE BARET, ÉCYER CON^{se} DU ROI ET
GREFFIER EN CHEF DUDIT PARLEMENT, JEAN DE VIAUT SECRÉTAIRE DU ROI PRÈS LEDIT
PARLEMENT, JACQUES DE MONS ÉCUYER SEIGNEUR D'ANGLADE, FRANÇOIS FOUQUES ÉCUYER
ET CITOYEN, HIACINTE COMIN CITOYEN ET TOUS SINDICS DE L'ÉGLISE ET
PAROISSE DUDIT ST-MICHEL, MONS. JOSEPH DALON DOCTEUR EN THÉOLOGIE
CURÉ DE LADITE ÉGLISE, M^r CHARRIEL TOUGES ANCIEN CONSUL DE LA
BOURSE, JEAN BAINAGUET AINÉ NÉGOCIANT, GRANDS OUVRIERS DE LADITE ÉGLISE
DE DEM^{lle} SUZANNE DE VIGNERAS, VEUVE DE M^r BARRU ADVOCAT ET CITOYEN,
SUPÉRIEURE DES DAMES DE LA CHARITÉ DE LADITE PAROISSE

Vestiges gallo-romains

sur la rive droite de la Garonne aux environs de Cadillac

par Henri REDEUILH

BEQUEY (AUTREFOIS NEYRAC)

L'attention de l'archéologue qui suit le chemin conduisant de la place Pierre-Lafitte à l'église de Béguéy est attirée, 80 mètres environ avant d'atteindre cet édifice, par une construction en petit appareil servant de base à un mur de clôture moderne *ab* (fig. 1).

Le mur de petit appareil est surtout visible depuis la propriété Charron¹, située en contre-bas, d'où il est possible de l'observer sur une longueur d'une vingtaine de mètres et sur une hauteur d'un mètre environ. Du côté du chemin, des restes d'enduit creusé de rainures simulant des joints et limitant des rectangles de 15 cm. × 9 cm. 5 y sont encore adhérents.

Sur le chemin lui-même (V. O. 2), apparaissent d'ailleurs d'importants vestiges de constructions, et l'on aperçoit des traces de murs de refend formant de très petites pièces. En hiver, quand le sol est gelé, il est assez facile de les distinguer au clair de lune.

A quelque distance de là, sur un autre chemin (le V. O. 3), qui mène de l'église à l'ancienne chapelle Notre-Dame-du-Casse et à la route de Bordeaux à Saint-Macaire (D. 10), quand les eaux de ruissellement ont raviné la chaussée, on aperçoit aussi des traces de constructions devant le presbytère (P, fig. 1).

En 1922 ou 1923, en arrachant un tilleul dans le petit jardin situé devant la cure, on mit à jour une muraille ancienne. Enfin, à gauche du chemin, en se dirigeant vers la chapelle, un mur de petit appareil sert de base, sur une longueur de 5 à 6 mètres, au mur de clôture de la propriété Redeuilh (domaine de Peyran)² (R, fig. 1).

1. Sect. C (1^{er} f.) 17, cadastre 1934. — (C, fig. 1.)

2. Actuellement (décembre 1946) propriété des héritiers Gabriel Dubourg.

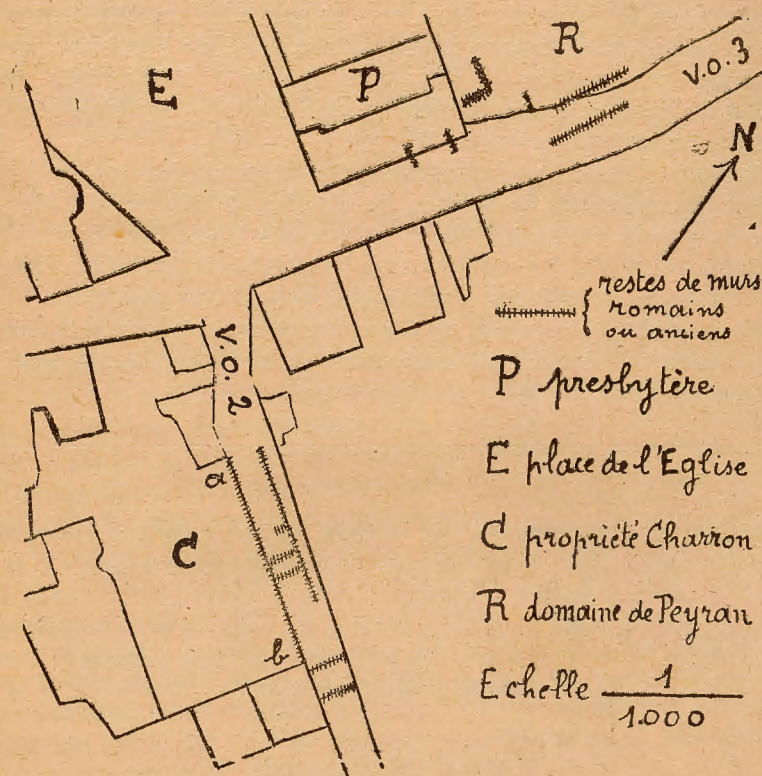


Fig. 1. — VESTIGES DE MURS GALLO-ROMAINS OU ANCIENS
A BÉGUEY (GIRONDE).

Ce mur de petit appareil, je le connais depuis mon enfance. Mon ami et vénéré maître l'abbé Petit, alors curé de Béguey, aujourd'hui curé de Portets, avait attiré sur lui mon attention vers 1910 et, depuis ce jour, je rêvais de pratiquer des fouilles à son voisinage dans le clos paternel. C'est seulement en 1922 qu'il m'a été possible de réaliser mon projet, encouragé dans ce sens par notre regretté collègue de la Société archéologique, l'abbé Labrie, curé de Frontenac, qui, alerté par son confrère de Béguey, était venu à Rions visiter les fouilles de Pascaud et avait aussi examiné avec attention les vestiges de murailles gallo-romaines de Béguey.

D'ailleurs, dans la vigne voisine, la charrue ramène encore à la surface des morceaux de briques, de poteries, de marbre, des monnaies et, vers la fin du XIX^e siècle, on y a mis à jour des sépultures, sur lesquelles je n'ai pu obtenir toutes les précisions désirables. Dans cette vigne j'ai recueilli des vestiges dont je ferai état plus loin.

Des sarcophages auraient, en outre, été découverts autrefois dans des propriétés situées au sud du chemin V.O. 3 où l'on observe encore des débris gallo-romains.

Les fouilles exécutées de 1922 à 1939, au cours de mes moments de loisir, n'ont malheureusement pas été conduites avec méthode et les résultats auraient pu être meilleurs.

Le terrain susceptible d'être exploré : un coin de prairie compris dans l'angle formé par le mur du presbytère et celui bordant le chemin V.O. 3 (fig. 2) n'a pas été entièrement fouillé¹.

MURS ET SUBSTRUCTIONS

J'ai mis à jour sur une longueur de 7 mètres un mur (AB) (fig. 2) de 0 m. 60 d'épaisseur en direction N.-O./S.-E. (moellons liés avec argile et gravier). Contre sa face S.-O., un bloc de pierre monolithe de 0 m. 95 de long, 0 m. 65 de large et 0 m. 50 de haut (b 1).

A 1 m. 25 du premier en se rapprochant du chemin, un second bloc appuyé à la même face du mur. Ce bloc-là est maçonné. Longueur : 0 m. 75; largeur : 0 m. 57 (b 2).

Dans l'angle formé par le mur AB et le mur CD perpendiculaire au premier, existait aussi un bloc de maçonnerie en partie démoli.

J'ai toujours vu à la surface du sol, contre le mur de la cure, tout

¹ Sect. A (3^e f.) 334, cad. 1934.

près du bloc b 1, un bloc ayant sensiblement les mêmes dimensions que lui et un autre bloc de moindre importance. Ils ont dû être déterrés au cours de travaux de défrichement ou peut-être lors de la construction du presbytère.

L'absence de petit appareil régulier me fait hésiter sur l'attribution de ces murs à l'époque gallo-romaine.

A 4 mètres environ au N.-E. du mur AB, un mur FE de 0 m. 50 de largeur, parallèle au précédent. Il présente des traces de mortier recouvert d'un enduit jaunâtre avec des rainures imitant des joints. Il est perpendiculaire au mur GH qui supporte le mur de clôture du domaine de Peyran.

A une dizaine de mètres au N.-E. de AB, une tranchée m'a permis de reconnaître un mur orienté O./N.-O./E./S.-E. et trois sépultures.

SÉPULTURES

J'ai mis à jour plusieurs sépultures (aux points s 1 à s 6 du plan).

En s 1, la position du squelette semblait indiquer que le corps avait subi une torsion pour être placé dans la tombe. Les fossoyeurs ont-ils été gênés par la présence du bloc b 1 ou existait-il des raisons particulières d'enterrer le défunt à cet endroit précis ? Je n'ai pas retrouvé le crâne du squelette, du moins intact.

Au point s 2, sépulture à une assez faible profondeur dans de la « grave jaune » apportée sans doute d'ailleurs. Au-dessus, un large fragment de brique orné d'ondes en creux.

Il s'agit en s 3 d'une sépulture d'enfant de forme parallélépipédique constituée par des fragments de briques (la plupart, sinon la totalité, appartenant à des *tegulae*). Longueur : 0 m. 43; largeur : 0 m. 33; hauteur : 0 m. 23. Je n'ai pas remarqué de traces de couvercle. Le squelette était réduit à fort peu de chose.

En s 4, s 5, s 6, à une profondeur de 1 m. 80 environ, trois sépulture en ligne droite et orientées (pieds à l'est), limitées au nord-est par un mur et sur les autres faces par des pierres simplement posées.

Le crâne est protégé par des pierres plus volumineuses placées de chaque côté de la tête, au moins pour le squelette qui a été le mieux observé (s 4).

Il n'a pas été retrouvé de mobilier funéraire.

OBJETS RECUEILLIS

CÉRAMIQUE. — *Poteries communes diverses* : blanchâtre, grise, noire, rougeâtre.

Poterie noire glacée fine.

Poterie rouge glacée : poterie samienne et poterie plus commune.

Quelques petits fragments de poterie samienne sont ornés. Un plus important, également orné, est un spécimen surmoulé; la netteté du décor laisse beaucoup à désirer; à peine distingue-t-on un oiseau de type connu.

Poterie noire bleutée.

De ces diverses poteries il n'a pas été trouvé de vases entiers.

Tegulae (briques à rebords): fragments.

Imbrices (tuiles creuses): fragments.

Briques de construction.

Carreaux épais.

Briques striées à hauts rebords utilisées pour les conduites d'air chaud des hypocaustes et pour d'autres canalisations.

Briques à crochets s'emboîtant : deux spécimens (peut-être vannes pour conduits de chaleur).

Briques plates ornées d'ondes en creux (fragments).

MARBRE. — Débris de *plaques de marbre* blanc, vert et blanc à l'aspect de nougat (*campan*), violet et blanc.

Deux fragments de marbre blanc qui se raccordent paraissent avoir appartenu à une *statue* d'animal ou d'homme revêtu d'une peau de bête.

Morceau de *vase* en marbre blanc orné d'une feuille d'*acanthé* (remployé dans le mur de clôture à droite du chemin V. O. 3 en allant vers le D. 10).

VERRE. — Quelques menus fragments de petits récipients en verre fin.

FER. — Clous très oxydés.

PLOMB. — Débris, en particulier plomb fondu.

FUSAIOLÉ. — Pierre plate ronde (calcaire) percée au centre d'un trou circulaire. Dimensions : diamètre, 7 cm.; épaisseur, 2 à 2 cm. 5; diamètre du trou : 12 mm.

BROYEUR. — En calcaire (se rapporte peut-être à une période antérieure à l'époque gallo-romaine).

ENDUIT PEINT. — Nombreux fragments d'enduit peint en rouge.

M. Kirmann, alors professeur de chimie minérale et de chimie organique à la Faculté des sciences de Bordeaux, a bien voulu se charger, en 1934, d'en faire l'analyse. Voici le résultat :

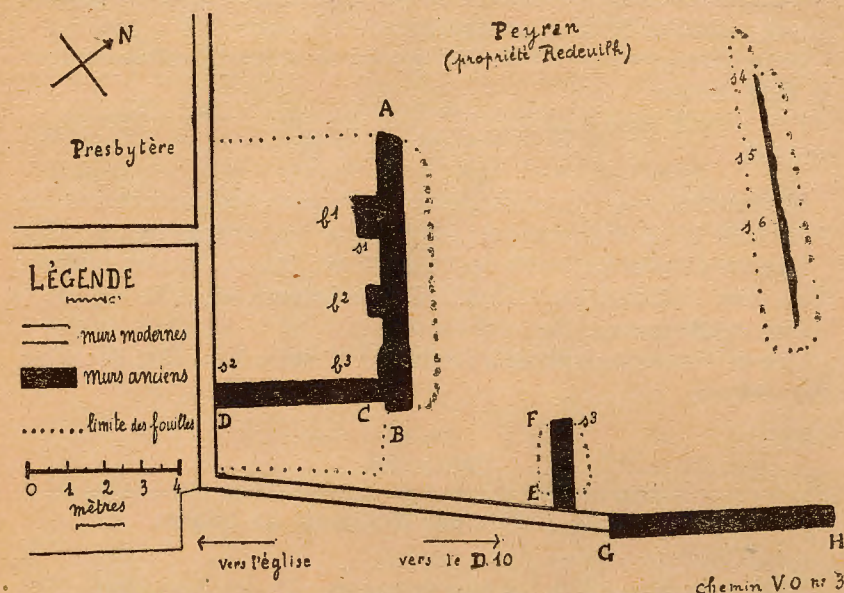


Fig. 2. — FOUILLES AU DOMAINE DE PEYRAN A BÉGUEY (GIRONDE).



Fig. 3



Fig. 4

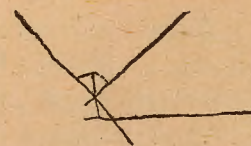


Fig. 5

« La matière colorante rouge brun est de l'oxyde de fer. Elle est appliquée sur une couche blanche d'environ 0 m. 001 d'épaisseur et qui est un mortier fin, très riche en chaux (ou plus exactement en carbonate de chaux) et contient un peu de sable fin. Elle ne contient pas de plâtre. Le fond est un mortier gris grossier. »

Le mortier grossier m'a d'ailleurs paru constitué lui-même de deux ou trois couches.

J'ai signalé plus haut l'enduit jaunâtre sur mortier adhérent au mur EF.

MONNAIES¹. — Plusieurs pièces en bronze, notamment une de Constantin I^{er} (à droite casqué; Revers : *Beata tranquillitas* *Vot. XX*).

Une de Constantin I^{er} (à droite diadémé; R.: *D. N. Constantinus* *Max. Aug. Vot. XX. S. TR.*) (Atelier de Trèves).

Une de Magnence.

Une de Valens (couronné, à droite. R.: Victoire à gauche; *Securitas* *Reipublicae*).

EPIGRAPHIE

Marques de potiers sur fragments de briques.

RES. Lettres en relief. Largeur du cachet : 35 mm. Longueur : 70 à 80 mm. (la marque étant incomplète, il est impossible d'indiquer la longueur avec précision).

Cette marque serait la signature du potier *Restitutus*.

Elle a déjà été signalée à Baigneaux, dans l'Entre-deux-Mers, par l'abbé Labrie, mais elle a surtout été rencontrée aux environs de Sainte-Foy-la-Grande². Je l'ai également rencontrée à Aubiac, commune de Verdélais³.

... QVIL ... Marque incomplète, en creux, sur fragment de brique ramassé à la surface du sol dans la vigne, au nord de mes fouilles. Hauteur des lettres : 9 mm.; épaisseur : 1 à 2 mm. (*Aquilinus* ??) (fig. 4).

1. C'est pour moi un agréable devoir d'exprimer mes remerciements à notre collègue M. G. Maziaud, conservateur du Musée du Vieux Bordeaux, qui a bien voulu déterminer ces monnaies.

2. J. Labrie, « Les Gallo-Romains au centre de l'Entre-deux-Mers », *Soc. Arch. Bordeaux*, t. XXXI, p. 117 et pl. XIII. — A. Conilh, « Fouilles gallo-romaines des Champellans », *Soc. Arch. Bordeaux*, t. XXXIX, pp. 86 et 87.

— A. Conilh, « Statistiques des découvertes gallo-romaines et mérovingiennes faites aux environs de Sainte-Foy-la-Grande », *Revue historique et archéologique du Libournais*, 1934, pp. 26, 27, 40 et 48.

3. *Soc. Arch. Bordeaux*, t. LI, p. 89.

TC(A). Marque incomplète sur fragment de brique trouvé par M. Ducot, dans la propriété de M. Saint-Martin, au sud du chemin V. O. 3. Lettres en creux; hauteur : 12 mm.; largeur : 3 mm.

Caius Octavius Catulus (Jullian, *Inscriptions romaines de Bordeaux*, t. I, p. 451).

Le T appartient au gentile Octavius.

X en creux sur fragment (rebord ?) de brique.

Hauteur : 30 mm.; largeur des branches : 1 mm. 5.

Trouvée en surface dans la vigne au nord de mes fouilles.

Grafitti

Sur poterie noire commune droites se coupant (fig. 3).

Sur mortier peint en rouge lignes droites formant des angles (fig. 5).

Sur poterie noire glacée V (?) ou A sans barre (?).

FAUNE

Huitres, dents de cochon ou de sanglier et de cheval.

FLORE

Un rosier, présumé d'importation romaine dans notre région, croît à 200 mètres au nord-ouest de mes fouilles sur le bord d'une allée du domaine de Peyran parallèle au chemin V. O. 3 : *Rosa Gallorum* (Rouy), var. *Atropurpurea*. — Abbé Labrie, *Note posthume, procès-verbaux de la Société linnéenne de Bordeaux*, 1928, p. 35.

**

Béguey s'appelait autrefois Neyrac.

L'église, sous le vocable de Saint-Saturnin, toute proche des vestiges gallo-romains objet de cette étude, a été construite vers 1864 sur l'emplacement d'une église romane. Celle-ci était orientée, mais l'édifice moderne ne l'est pas.

Les sépultures que j'ai rencontrées et celles détruites lors d'une plantation de vigne dont il a été question plus haut se trouvent très nettement hors des limites de l'ancien cimetière désaffecté au XIX^e siècle.

(Communication à la Société archéologique de Bordeaux.
Séance du 12 novembre 1937. T. LIV, p. XLVII.)

NOTE ADDITIONNELLE

(Décembre 1946)

Garas. — J'ai observé à Garas¹ (propriété des héritiers Gabriel Dubourg, autrefois propriété Redeuilh) d'assez nombreux fragments de briques à rebords, de briques striées et de poteries communes anciennes. Pas de restes de murs ou de substructions : l'exploitation comme carrière de la partie du terrain voisine de la Garonne en a pu faire disparaître toute trace. Peut-être, aussi, les vestiges signalés ont-ils été apportés d'ailleurs. Toutefois, l'abondance de pierres rappelant le petit appareil gallo-romain utilisées dans le mur de la propriété Boirac², en bordure du chemin départemental n° 10 vient appuyer l'hypothèse de l'existence en ce lieu ou au voisinage immédiat d'un établissement romain.

Chemin du Bas. — A l'angle du chemin du Bas (V. O. 4) et de celui du Puits-de-Paresse (V. O. 7), j'ai observé des fragments de briques à rebords sur le côté Nord-Est du premier après le curage du fossé. Ils proviennent peut-être d'ailleurs : les vestiges de villas romaines sont fréquemment utilisés pour le pavage des chemins.

Henri REDEUILH.

1. A (3^e f.) 227, cad. 1934.

2. A 230.

COMPTES RENDUS

DES SÉANCES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE DE BORDEAUX

(Analyse)

Séance du 12 janvier 1941.

Présidence de M. Th. RICAUD, *vice-président*.

Présentations. — M^{me} Brossier présente une sépia de Goya, un portrait de Gaulon et une série de lithographies, fort belles pièces sortant des presses de l'imprimeur justement réputé qu'était Gaulon.

M. Barets montre une pièce d'argent de Jean-Georges, duc de Saxe, Juliers et Monte-Olivetto, portant le millésime 1648.

Avant de poursuivre l'ordre du jour, M. Ricaud parle de l'état du palais de la Bourse après les bombardements dont ce magnifique édifice, orgueil de la cité, a souffert. M. Ricaud a visité la Bourse, et il peut donner des détails précis sur les dégâts causés par les projectiles qui l'ont atteinte, ainsi que sur les sauvetages opérés. M. Lavergne, assisté de quelques jeunes gens, s'y est employé avec un zèle et un dévouement que l'on ne saurait trop louer et qui doivent être soulignés.

Communications. — M. Joseph Béraud-Sudreau entretient l'assistance des Bornes de la Jurade. Il parle, pour débiter, du territoire sur lequel s'étendait la juridiction des jurats bordelais et les seigneuries qui en étaient voisines, s'attachant, à la suite des vieux auteurs, aux particularités propres à la Jurade bordelaise et au territoire en question déterminé par une charte de Philippe le Bel.

Une des dites bornes existe au village du Monteil; elle séparait les seigneuries de Veyrines et de Lestonac, à l'Ouest de Bordeaux.

En 1861, il en existait sept entre Pessac et l'Alouette. La marque consiste, sur la face Est, en un croissant dont les pointes sont tournées vers le Midi, et, du côté de l'Ouest, la lettre « L » (Lestonac). En juin 1941, on pouvait voir, sur la route de Pessac à l'Alouette, une borne renversée, d'une forme similaire, mais présentant sur un côté une encoche, ayant vaguement l'apparence d'un croissant. Trois encore, celles-ci sans signes extérieurs, ayant servi à supporter des croix de mission, sont visibles à Madan (croix renversée en 1936), à Carlat et à Ladonne. A Mérignac, on trouve comme ornementation les trois croissants; ceci amène M. Béraud-Sudreau à parler de ce croissant symbolique, utilisé dès le XIII^e siècle, qui est devenu l'emblème de notre ville.

En ce qui concerne la lettre « L », M. Béraud-Sudreau fait remarquer qu'elle peut signifier, suivant les cas, Lalande ou Lestonac, mais ici il s'agit bien de Lestonac. A La Brède, ancienne seigneurie de Lalande, devenue plus tard la baronnie de Montesquieu, on trouve la lettre « L » opposée au croissant (placé horizontalement).

Il est félicité du soin qu'il a pris de signaler ces pièces qui, par leur situation, apportent des précisions quant aux limites exactes du territoire relevant de notre ville.

M. René Ferbos donne lecture d'une courte note sur l'emplacement d'une église Saint-Louis (qui devait s'élever aux Chartrons, au départ du cours Saint-Louis actuel, à peu de chose près à l'endroit où se trouve aujourd'hui le bureau des Postes et Télégraphes de la place Picard). Cette note, rappelant le mémoire de Paul Fourché, publié dans le tome XXV de nos *Actes*, sert de commentaire à la présentation de plans appartenant à M. Charrol.

M. Ferbos signale que le nom de « chemin du Roy » peut encore se voir gravé dans la pierre sur la façade de la maison portant le n° 47 du cours Balguerie-Stuttenberg.

Présentations. — M. Charrol met sous les yeux de ses collègues douze dessins gouachés d'une grande finesse d'exécution, représentant des aspects déjà anciens de Bordeaux.

Cette série comprend entre autres : vue du Grand-Théâtre, façade Nord de Saint-André; l'église Sainte-Eulalie, la place de la Bourse, l'Ecole de Médecine, le Magasin aux vivres de Bacalan et l'église Notre-Dame, avant les transformations qui y ont été apportées.

Cette dernière pièce donne des indications précises sur la décoration primitive des voûtes de cette chapelle conventuelle.

Séance du 9 février 1941.

Présidence de M. Th. RICAUD, *vice-président*.

Présentations. — M. Dubois montre deux cachets de l'époque médiévale, qu'il croit provenir de Vayres, l'un armorié à trois fleurs de lys; le second portant la légende : « Frère Jean Lochon. »

M. Redeuilh présente le frottis d'un fragment de pierre avec inscription incomplète en lettres capitales, trouvé 7 ou 9, rue des Faures, dont il ne peut indiquer l'époque :

[G (ou C) ISTIECO]

[ND (liés) — VIVO]

M. le Dr Pierre Masfrand présente ensuite trois vitrines de silex taillés en forme d'animaux recueillis par lui, en 1940, dans le même gisement. Ces figurations, dont certaines munies de trous de suspension, seraient d'ordre rituel, des ex-voto ou des fétiches.

M. le Dr Masfrand indique que sa collection comprend aussi un grand nombre de stylisations dont il a dressé le catalogue dans un récent ouvrage.

Il tient à préciser qu'il ne s'agit pas de pierres-figures, mais bien de silex nettement et très finement taillés. Il explique la technique de cette fabrication, en particulier des représentations oculaires, et s'étend sur la parfaite identité de formes existant entre ces figurations et les signes alphabétiques des différents systèmes hiéroglyphiques du Proche-Orient : crétois, égyptien, proto-élamite, hittite, etc... De même, les différents systèmes d'écritures comportent des représentations d'outils et de plantes. Il complète le tableau synoptique qu'il a dressé, par des éléments d'outillage de silex et des figurations de feuilles du Solutréen qui sont, les uns comme les autres, de nature également rituelle; les feuilles sont, d'après lui, des fétiches ou ex-voto d'ordre végétal au même titre que les représentations de bêtes le sont d'ordre animal.

Il convient de noter, au surplus, que les mêmes silex comportent parfois plusieurs figurations ou stylisations et qu'il s'ensuit que l'on se trouve en présence d'un système d'expression idéologique.

Il déduit de ce que certaines feuilles solutréennes ressemblent à des pointes de lances qu'elles correspondent à l'union de la pointe de ces armes et de la feuille. De même, dans certaines haches néolithiques, dans certains coups de poing acheuléens, on doit considérer l'élément outillage comme lié à l'amande, au triangle, etc..., et, comme conséquence, il faudrait admettre que la hache naviforme, en particulier, est le résultat d'une union de la hache et de la barque.

Il s'agirait là d'un alphabet idéologique qui serait le lointain ancêtre du nôtre.

M. Ricaud présente après cela un plan géométral de Bordeaux, dû à Jouvin de Rochefort, plan qu'il compare avec celui de Masse appartenant à M. Charrol.

Il lit à ce sujet une notice d'un grand intérêt en ce qu'elle apporte des renseignements nouveaux sur Jouvin. Quel est ce Jouvin, de son prénom Albert, qui occupa la charge de trésorier de France à Limoges ?

Alfred Leroux a dit qu'en 1793-1794, il y eut à Limoges un incendie funeste pour les archives de cette ville. Un nouveau sinistre étant survenu par la suite, il semblait bien difficile de se renseigner sur Jouvin. M. Ricaud y est cependant parvenu.

Jouvin (Albert), selon Edgard Mareuse, (Antoine ou Antonin), si l'on s'en rapporte à Brunet qui cite de lui (Manuel du Libraire) *Terre Sainte et l'Egypte* (Barbin, 1676, et Pépié, 1684), demeure pour nous Jouvin de Rochefort. Paul Ducourtieux, auteur d'une étude sur les anciens plans de Limoges (*Bulletin de la Société archéologique du Limousin*), n'étant pas parvenu à découvrir ses origines, la question demeurerait pendante.

A cela se trouvaient deux raisons, que nous fait connaître Alfred Leroux, ancien archiviste de la Haute-Vienne; c'est que la presque totalité du fonds du Bureau des Finances de Limoges fut incinéré en 1793 ou 1794 par les patriotes de cette ville et, encore, que ce fonds fut très endommagé, en ce qui était demeuré, par un incendie, dans la nuit du 12 au 13 décembre 1823.

Il n'y a pas d'indication sur Jouvin dans le *Traité historique des Trésoreries de France* publié par de Gironcourt en 1776, non plus dans le *Dictionnaire critique* de Jel et le Père Lelong (Bibliothèque historique de France, nouvelle édition, 1768), qui s'est occupé de l'œuvre de Jouvin, mais ne dit rien touchant sa vie et ses origines.

M. Ricaud note encore que l'abbé Nadaud, « *Nobiliaire du Limousin* », a commis sur le même sujet des erreurs et que ces erreurs ont été répétées

par les abbés Legros et Vitrac, comme par Maurice Ardan, auteur d'un *Guide de l'étranger à Limoges* (1865).

Edgard Mareuse avait signalé, dans *Correspondance historique et archéologique* (Saint-Denis, imprimerie Bouillant, 1904), combien Jouvin méritait d'être connu en sa qualité de grand voyageur du XVII^e siècle, pour les récits et les descriptions qu'il a laissés.

Ernest Labadie, qui a étudié la « Topographie de Bordeaux à travers les siècles » dans la *Revue historique de Bordeaux* (1910), s'est occupé, lui aussi, de notre voyageur. Ducourtieux en a fait de même, et le plan, connu sous le nom de « Plan des Trésoriers de France », qui porte, entre autres blasons, celui de Jouvin : « d'azur à chevrons de gueules accompagné de deux tours maçonnées de sable en chef et d'une coquille d'argent en pointe », semble bien prouver que, de Rochefort ou non, Jouvin était authentiquement noble.

La question demeure de savoir d'où lui vient ce nom de Rochefort, et M. Ricaud, ayant démontré qu'il ne peut provenir de Rochefort-sur-Mer, qui n'existait pas avant 1664, écartant Rochefort-sur-Loire (Maine-et-Loire), Rochefort-en-Terre (Morbihan), Rochefort-Montagne (Puy-de-Dôme), tous ceux que l'on rencontre dans la Côte-d'Or, la Drôme, le Gard, le Jura, la Haute-Marne ou la Savoie, s'arrête à Rochefort-sur-Yvette (Seine-et-Oise), à 17 kilomètres de Rambouillet, dont il est question dans *Le Voyageur d'Europe*, pour souligner que Jouvin dit avoir fait ses études à Paris et qu'il dut y être l'élève des Jésuites dont il nous entretient fréquemment. Chez ces maîtres, il reçut sans doute de sérieuses notions de topographie et prit le goût des voyages qu'il abordera, pour ses débuts, au printemps de 1660 ou 1661.

M. Ricaud nous entretient de ces préliminaires d'une existence mouvementée, des cartes que dressa le voyageur, cartes qui devaient être gravées par Lapointe, et de l'idée qui vint à Jouvin, précurseur en cela, d'un véritable guide, au sujet duquel il engagea des pourparlers avec Claude Barbin, libraire en vogue, sur qui s'exerça la verve satirique de Boileau.

Séance du 9 mars 1941.

Présidence de M. Th. RICAUD, vice-président.

Présentations. — M. Dubois présente un cachet d'argent armorié qui peut être du XVII^e siècle, provenant de Sauveterre-de-Béarn. M. Charrol déchiffre le blason : quatre partitions, dont trois écartelées et une fascée, un canton dextre de pointe, chargé d'un écu en abîme, les deux cantons sénestres chargés d'un écu écartelé, couronne de marquis et lambrequins.

M. Baretts montre un cachet du cardinal Donnet.

M. Ferbos communique une curieuse lettre de deuil ornée d'une vignette. Elle est du style de son époque (il y a un siècle), sortant de chez Latour, papetier imprimeur, qui connut la vogue. Elle a servi à une plaisanterie un peu lourde, puisqu'elle fut utilisée à l'occasion d'un repas d'amis où se faisaient les adieux d'un nommé Wippermann.

M. Charrol montre une série d'aquarelles d'Auguste Bordes, représentant des monuments et sites de notre région. Il y a, entre autres, l'hôpital de la Manufacture, l'ancienne Ecole des sourdes-muettes, l'ancienne Maison des

aliénés, l'Hospice des incurables, une vue de Rions avec sa citadelle et un portrait du cardinal de Sourdis.

M. Joseph Béraud-Sudreau fait part de la découverte qu'il lui a été donné de faire à Baignes-Sainte-Radegonde (Charente), lieu où il avait déjà rencontré un important outillage, allant du paléolithique au néolithique. Ce sont des têtes et silhouettes découpées dans du silex et d'un joli travail : tête de bison sur large éclat, de teinte brune et qui donne lieu à des rapprochements en raison de ce que, la tête étant tournée de profil, la cavité oculaire est dessinée de face; sur silex rubanné ou agates en relief champ-levé, on peut en voir aussi représentant des chevaux, bisons, ours (entre autre un bison s'enfuyant à l'approche d'un ours).

M. Béraud-Sudreau signale l'utilisation, ingénieuse chez des artistes primitifs, pour composer leurs images, des nuances naturelles de l'agate et relève, à cet égard, l'emploi de couleurs artificielles dans les fresques de grottes, l'utilisation des défauts de la pierre à l'effet de donner plus de relief au dessin. Il termine par une citation du comte Bégouën, traitant de cette question.

M. René Ferbos entretient l'assemblée des origines du château Lascombes, à Margaux, relatant les anciennes origines bordelaises des Lascombes ou Las Combas, montés, comme beaucoup d'autres, de génération en génération, de la bourgeoisie marchande à la bourgeoisie parlementaire, parvenant ainsi à la noblesse.

M. Th. Ricaud reprend son étude sur Jouvin de Rochefort. Les voyages de Jouvin semblent commencer au printemps de 1660 ou 1661. Jouvin entreprit le premier de ses voyages en compagnie d'un gentilhomme poitevin et d'un abbé, chacun s'attachant à ce qui l'attirait, particulièrement : les antiquités pour le gentilhomme, églises et collèges pour l'ecclésiastique, villes en général (situation, forme, beauté, palais, places, fortifications) pour Jouvin lui-même. Collaboration idéale qui permet à Jouvin de recueillir sur ses tablettes des notes du plus grand intérêt et qui fait que ces notes intéressent effectivement Simon Arnaud de Pomponne, alors ministre secrétaire d'Etat, mais qui avait connu Jouvin en tant qu'ambassadeur à Stockholm, lorsque le voyageur vint dans cette ville. Grâce à ce personnage, Jouvin peut faire imprimer son *Voyage d'Europe*, livre de 2.500 pages, chez Claude Barbin, et nous laisse un ouvrage riche en renseignements d'une grande valeur sur Bordeaux. Comme il n'ignorait pas que Jodocus Sincerus avait traité ce sujet, Jouvin changea la manière. Et c'est à cela que nous devons d'apprendre qu'il y avait, aux Piliers-de-Tutelle, un traiteur installé, servant des rafraîchissements sous des ombrages engageants. Mais ce qui a également une valeur, c'est le souci que l'on trouve chez Jouvin de noter les distances entre les monuments ou les villes, la longueur des quais; enfin, c'est la relation que nous a laissée Jouvin de sa visite à Blaye.

M. de Venancourt parle d'une oriflamme de 1 m. 50 sur 2 mètres, blanche, aux armes de France et Navarre, qui fut portée à l'entrée du duc d'Angoulême en 1814. On y lit une légende brodée : « Au Roi, au Pape et aux Alliés. » C'est un précieux souvenir de l'aube de la Restauration où Bordeaux témoigna d'un si grand enthousiasme pour les Bourbons restaurés après vingt-cinq ans de guerre, de deuils et de désastres commerciaux.

Séance du 15 juin 1941.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M^{me} Brossier montre un dessin de Gaulon, inédit et précieux en ce qu'il représente les réparations qui furent faites, il y a un siècle, aux flèches de la cathédrale Saint-André.

Communication de M. Loirette sur l'église de Barsac, concernant la reconstruction de cet édifice au XVIII^e siècle.

Un travail de cette importance à pareille époque avait été contesté. M. Loirette apporte des textes qui éclairent la question.

Deux thèses se trouvent en présence : celle de Bontemps, qui estimait qu'une partie avait été refaite au XVI^e siècle et une autre partie au XVIII^e siècle; celle de Brutails, qui voyait une reconstruction totale.

En fait, des travaux considérables furent faits au XVIII^e siècle.

En 1700, la Fabrique traite pour la reconstruction du portail.

En 1702 (il existe un reçu du mois d'octobre de cette année pour des charrois de pierres), il est fait de notables réparations.

D'ailleurs, en 1865, l'abbé Despare publie dans le *Bulletin des monuments historiques* un document prouvant qu'en 1708 l'on se livrait à des travaux commencés depuis cinq ans, et le professeur Ferradou a trouvé, dans les minutes de Lemoine, notaire, un bail à besogne du 30 mai 1702, comportant un plan explicatif qui discrimine les parties à reprendre et celles à conserver.

Ce devis, fait sous la direction du curé de Cenon Choisey, qui avait été chargé, par l'Archevêque, de suivre l'affaire, fut affiché devant l'église des Carmes à Bordeaux, la veille de l'Ascension, cette fête étant le jour de réunion des architectes de Bordeaux.

M. Loirette donne les noms des architectes et maîtres maçons qui se présentèrent pour enchérir. Le montant des travaux fut prévu comme devant s'élever à 14.800 livres. C'est d'ailleurs la connaissance de cette somme qui permit à Bontemps de contester la reconstruction que Brutails estimait avoir été faite.

M. Loirette donne lecture du devis dont il s'agit. Cette pièce indique bien qu'il ne s'agit que de reconstruction partielle; elle nous fixe, au surplus, quant aux parties reprises; elles comprennent deux piliers refaits sur le modèle de ceux du XVI^e siècle. Cette obligation de reproduire un type existant déjà est à la base des erreurs qui ont été commises.

En définitive, Barsac est tout à la fois une église du XVI^e siècle et du XVIII^e, et la reconstruction fut plus importante que ne l'estimait Bontemps, sans toutefois être totale, comme l'affirmait Brutails.

Reprenant les travaux de Jullian et des divers archéologues girondins, M. Barrière présente une communication sur les voies antiques dans la région bordelaise : « antiques » et non « romaines », car l'administration gallo-romaine n'a fait qu'utiliser, compléter et rectifier un réseau antérieur répondant à des besoins que l'époque romaine n'a pas créés. Il s'agit d'appliquer à la région bordelaise une hypothèse déjà vérifiée dans d'autres régions du Sud-Ouest et spécialement en Périgord.

Le système routier d'une cité gallo-romaine apparaît sous deux aspects : 1° rayonnant à partir du centre fédéral qu'il relie aux centres voisins; 2° périphérique autour de ce centre et suivant d'une façon plus ou moins régulière, par lignes concentriques, le tracé de la frontière fédérale. On peut

également découvrir des systèmes de même type par rapport aux centres secondaires que constituent les *vici*, chefs-lieux des divers *pagi* qui constituent la fédération.

En ce qui concerne la région bordelaise, on peut donc distinguer :

1° *Système rayonnant* : a) Bordeaux, Saint-André-de-Cubzac (Blaye, Montlieu, Coutras); b) Bordeaux, Vayres, Coutras; c) Bordeaux, Bergerac; d) Bordeaux, Sauveterre, Villeneuve; e) Bordeaux, La Réole, Agen (voir double sur chacune des rives de la Garonne); f) Bordeaux, Bazas, Eauze; g) Bordeaux, Salles, Mont-de-Marsan; h) Bordeaux, Hins, Lamothe; i) Bordeaux, Lesparre, Soulac;

2° *Système périphérique* : a) la Gironde, Martignas, Pierroton, Saucats, Castres, Langoiran, Vayres, la Gironde; b) la Gironde, Sainte-Hélène, Marcheprie, Le Barp, Saint-Symphorien, Langon, Branne, Libourne, Saint-André-de-Cubzac, Bourg, Blaye; c) Langon, Castillon, Montendre, Blaye.

Ce sont là évidemment des données générales et approximatives dont le détail reste à préciser. Ces données font apparaître :

1° Au centre, un polygone double assez régulier dont Bordeaux est le centre;

2° Au N.-O., le Médoc, pays des Medulli;

3° Au S.-O., le pays des Boii et des Belindi;

4° Au S.-E., le pays des Vasates;

5° Au N.-E., un pays entre Dordogne et Garonne qui constituera une partie du pays de Benauges;

6° Au N. et N.-E., un pays dont Coutras est le centre entre les Santones et les Bituriges Vivisques.

Tel serait, dans ses grandes lignes, le cadre géographique et économique de la région bordelaise.

M. Ferbos présente un rapport sur les expositions organisées dans notre ville à l'occasion du 150^e anniversaire de la Révolution française. Il signale les noms révolutionnaires de rues, places ou cours qu'il a pu trouver encore en place sur les façades de nos édifices (ils sont au nombre de vingt-cinq qui sont demeurés, gravés dans la pierre) et parle d'une plaque visible place de la Bourse, n° 8, sur laquelle figure, en trois lignes, l'inscription : « Actes des Autorités constituées. »

M. Forton prend motif d'un aigle qui se trouve dans la décoration du plafond de notre Grand-Théâtre et qui fut destiné à commémorer le séjour fait en notre ville par le comte de Falkenstein, c'est-à-dire Joseph II, empereur d'Allemagne, frère de Marie-Antoinette, pour donner de curieux et copieux détails sur l'arrivée de ce prince et la façon dont il se comporta à Bordeaux. Ayant indiqué ses sources : Marionneau et la *Correspondance* de M^{me} Duplessy, il narre l'arrivée, le débarquement du prince, indique qu'il descendit chez La Croix, aubergiste, cours de Tourny, visita le château Trompette et la Nouvelle Comédie.

Louis, dans une lettre à Dupré de Saint-Maur, datée du 24 juin 1777, a narré la visite de l'empereur au théâtre de Bordeaux. Il demande que Robin, qui avait fini dès avril 1777 le tracé des diverses figures du plafond, prenne dans la décoration, à laquelle il procédait, des lys, commémorant le passage des frères du roi et un aigle devant rappeler à la postérité la visite de l'empereur. Cette lettre présente une note plaisante en ce qu'elle rappelle la déconvenue de quelques femmes de qualité, M^{me}s de Virazel, de Basteret et de Daugeard, qui s'acharnaient à attendre que le prince sortît de ses

appartements et reçurent de lui cette plaisante apostrophe : « Mesdames, je suis fort étonné que vous soyez aussi curieuses de me dévisager ainsi, car je ne suis ni Adonis, ni Cupidon. »

M. Dubois présente un franc à pied de Charles V (1365), intéressante pièce d'or, qui l'amène à rappeler que Jean le Bon réduisit l'épaisseur de cette sorte de monnaie afin que l'on ne la pût marteler et, l'ayant rognée, lui conserver des dimensions normales en apparence.

M. Burguburu présente deux poids de cinq livres de Bordeaux que M. Chaveroux a gracieusement offerts pour le Musée du Vieux Bordeaux, marqués : 1° François Chayrou, 1773-98; 2° E. Soullignac.

Le Dr Masfrand dépose, au nom de M. Nicolai, le *Montaigne intime*, que celui-ci vient de publier et dont il veut bien faire hommage à la Société avec une aimable dédicace archéologique.

Le Dr Masfrand fait l'éloge de ce livre qui met en relief la vie pittoresque et tourmentée de Montaigne, le prenant à sa naissance, étudiant son existence intime, son caractère, le suivant jusqu'à sa mort.

Il ne s'agit cependant pas d'une vie romancée, comme il n'en est que trop sorti à cette époque.

Après avoir rendu cet hommage à notre ancien président, le Dr Masfrand présente une pierre-figure d'un intérêt tout particulier.

Séance du 13 juillet 1941.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. Burguburu présente une médaille portant les effigies de Poincaré, Clemenceau et Briand et, sur l'autre face, une Semeuse copiée sur celle de Roty, qui orna nos monnaies d'argent de 1897 à l'émission de pièces en bronze d'aluminium. Cette pièce fut saisie à la requête des héritiers Roty.

Il montre une pièce allemande de 5 mark frappée en 1927. Décorée d'un chêne déraciné ayant trois branches mortes, elle serait allégorique et figurerait, de l'avis de M. Burguburu, les territoires cédés par l'Allemagne en vertu du traité de Versailles : Alsace-Lorraine, Pologne et Tchécoslovaquie.

M. Chaveroux montre un exemplaire de Rabelais aux armes de de Galard, des jetons bordelais (notaires, avoués, huissiers, agents de change, prud'hommes).

Il convient de signaler tout particulièrement dans le nombre de ces jetons les deux pièces gravées par Duvivier pour les procureurs de la sénéchaussée de Bordeaux.

Communications. — M. Loirette rappelle que lors de la session tenue à Bordeaux, au mois de juin 1939, par la Société française d'archéologie, les congressistes visitèrent sous sa conduite l'église Saint-Seurin. A ce propos, il donne lecture d'une nouvelle étude archéologique qu'il a rédigée sur ce monument, étude où sont reposés et considérés sous un nouvel angle quelques problèmes de construction.

M. Loirette s'est attaché surtout à la crypte, objet de tant de travaux et de tant de polémiques; édifice carolingien, peut-être même mérovingien, cette crypte aurait été reconstruite à la fin du XI^e siècle, mais profondément

modifiée aux XVII^e - XVIII^e siècles, à la suite de la chute des voûtes; le toit de la crypte, qui était apparent dans la nef, fut crevé, les colonnes renversées, les chapiteaux gallo-romains détruits, à l'exception de trois qui furent réemployés et qu'on y voit toujours; quant aux chapiteaux cubiques qu'on croyait très anciens, ils sont du début du XVIII^e siècle. La crypte, ainsi modifiée, n'est plus une œuvre du XI^e siècle.

M. René Ferbos montre une boîte en forme de médaille mesurant 5 centimètres de diamètre, gravée par Hermonnet, finement estampée et dorée, présentant à l'avant l'effigie du duc d'Angoulême et la légende : « Louis-Antoine, duc d'Angoulême. Il nous a rendu la victoire. » Elle porte au revers l'inscription : « A la gloire de l'armée française — 1823 » dans une couronne de laurier. L'effigie ducale est aurée.

A l'intérieur, elle renferme une suite de disques en papier qui, montés sur un ruban, se développaient, disques sur lesquels est imprimé un *Précis de la guerre d'Espagne*, qui devait rendre à Ferdinand VII un trône compromis. L'historique de la campagne est précédé de la liste détaillée de l'état-major du prince et des six corps (dont deux de réserve) constituant l'armée.

Des étiquettes sont collées sur les faces internes de cette petite boîte. L'une est aux armes royales de France; l'autre porte la mention : « Cet ouvrage se trouve chez l'auteur, rue Saint-Denis, n° 243, à Paris. »

M. Th. Ricaud commence la lecture d'un mémoire sur le Palais Gallien jusqu'au début du XIX^e siècle.

M. Urbain Dubois communique un moneron en métal de cloche, et M. Charazac présente une aquarelle figurant une bicyclette en bois, construite par son grand-père vers 1870, machine se différenciant nettement de la draisienne et du bicycle.

Séance du 12 octobre 1941.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. Camart présente à l'assemblée quelques pièces préhistoriques de la collection du Dr Capitan, ainsi que des poteries (dont deux tirelires ayant contenu des pièces de monnaie) trouvées à Paris, dans un cimetière gallo-romain, rue de l'Ecole-Polytechnique, et une plaque commémorative figurant des armoiries qui sont à identifier.

Communications. — M. Burguburu entretient ses collègues des débuts des appareils pèse-personnes et établit, d'après l'inventaire des registres de la Jurade, qu'il en fut question à Bordeaux dès 1725, date où l'on reçut dans notre ville le texte imprimé d'un arrêt du Conseil d'Etat (18 mars 1725). Cet arrêt a disparu au cours de l'incendie de l'hôtel de ville du 13 juin 1862.

Un article de la *Revue rétrospective* de Taschereau (2^e série, t. VIII, 1836) l'a mis sur la voie de ce qui concernait le « privilège des balances pour peser les personnes », privilège exclusif accordé le 16 mai 1724 à un sieur Hugues Blaisot, sieur Desbordes, et il l'expose en détails. Cet essai devait longtemps demeurer sans suite, et ce n'est qu'en 1887 qu'apparaissent les appareils, plus ou moins perfectionnés.

Il donne des détails techniques et des précisions quant à la question au

point de vue administratif, en relation avec les lois et règlements qui régissent les poids et mesures.

Il lit ensuite une note sur un moule en schiste conservé au Musée du Vieux Bordeaux et qui dut servir à faire des ostensoirs ou soleils, pour chapelles d'enfants.

L'origine de ces jouets est inconnue; mais à leur sujet, M. Burguburu fait l'historique des objets en étain de même sorte, d'après l'*Histoire des jouets* de M. René d'Allemagne. Il rappelle que M. Adolphe Reff s'est occupé particulièrement des objets à sujets religieux pour jouets d'enfants.

Il opine, quant à la date, pour le début du XVII^e siècle et dit que la pierre ardoisière paraît indiquer comme provenance la Marche ou les Pyrénées.

M. Ferbos présente une médaille d'argent octogonale et du poids de 20 grammes environ, de la Caisse d'escompte établie en 1776 (24 mars) par Turgot. Il insiste sur le concours que cette caisse vint apporter au commerce dans des temps difficiles.

M. Charrol présente le livre de Marc Brimont ayant pour titre *Visages de pierre*.

M. Ané, de Rauzan, parle de la possibilité de faire des découvertes dans cette commune, d'un passage souterrain dont il est question dans la contrée (comme, d'ailleurs, partout où a été un château féodal), du projet d'installation d'un petit musée local.

Séance du 9 novembre 1941.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Musée. - Dons divers. — M. le D^r Boudreau offre pour les collections du Musée du Vieux Bordeaux (Porte Cailhau) une boîte à thé en palissandre d'époque 1830.

Le Musée a pu s'enrichir d'un lot de seize vues intéressant notre région, traitées au crayon ou à la sépia par Lacroix.

Communications. — M. Charrol communique la première partie d'une vaste enquête qu'il a entreprise, tant sur place que dans les archives diverses, au sujet des cloches de l'ancienne Guienne. Il donne les renseignements qu'il a pu rassembler sur celles du XVI^e siècle, peu nombreuses d'ailleurs, et celles du XVII^e siècle.

Il rappelle les travaux de ceux qui se sont occupés avant lui de la question et, notamment, Léo Drouyn et Emilien Piganeau, ainsi que MM. Joseph Barthelet et le baron de Rivière, pour le Périgord; l'abbé Brugières, pour les autres régions du Sud-Ouest.

M. Ferbos lit une note concernant le revers bien connu des jetons de la Chambre de commerce de Bordeaux, revers où figure la poupe d'une galère ornée d'une boussole et la légende indiquant le nombre des consuls présidant aux destinées du commerce local.

Le revers des premiers de ces jetons (jetons indiquant le nombre des consuls à l'effigie de Louis XIV) est daté de 1706, mais il y a un jeton de la Chambre de commerce de Lyon portant la même allégorie, qui est daté de 1704. Il faut se résigner à reconnaître que Bordeaux a copié la métropole des Gaules.

Au sujet de la galère en question, M. Burguburu remarque qu'il en est de semblables sur des as romains.

Présentation. — M. Charrol présente un livre de M. le comte d'Arlot de Saint-Saud sur *Les Deux Navarres*.

Séance du 14 décembre 1941.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Communications. — M. Loirette parle de la récupération des métaux et de la commission qui a été constituée à la Préfecture pour s'occuper de la question. La ville de Bordeaux, ayant à faire un choix des bronzes qui seraient sacrifiés, avait indiqué en tête de liste la statue de Louis XVI abritée par le Musée municipal de peinture et de sculpture.

M. Loirette rappelle les vicissitudes de cette statue et donne tous les renseignements souhaitables quant à ses origines et aux déboires qu'elle subit avant son installation à Bordeaux¹.

M. Forton, à son tour, nous parle d'une statue, celle du président Carnot, érigée sur la place Richelieu, devenue place Jean-Jaurès. Il rappelle à ce propos le petit volume que donna M. Paul Fourché, sur les *Statues à Bordeaux* (1910).

Dans cinq jours, la statue de Carnot aura disparu. Elle avait été placée là où nous la connaissons, à la suite d'une souscription ouverte pour l'achat d'une couronne par le journal *La Petite Gironde*, après l'assassinat de l'infortuné président. Cette souscription (1 franc) avait réuni 20.000 signatures. Devant l'importance de la somme disponible, on décida d'affecter l'excédent considérable qui demeurerait à l'érection d'un monument sur une de nos places publiques. Le président Casimir Périer s'inscrivit en tête de la liste et 200 communes de la région participèrent à cette souscription.

En avril 1895, on avait plus de 40.000 francs. Alors un comité fut constitué qui choisit le statuaire Barrias pour réaliser la statue de Carnot.

M. Forton décrit le monument et rappelle que l'inauguration eut lieu le dimanche 13 septembre 1896, sous la présidence du garde de sceaux Darlan et que François Carnot y représentait la famille Carnot.

Séance du 11 janvier 1942.

Présidence de M. Th. RICAUD, vice-président.

Présentations. — M. Forton présente une médaille en étain signée de Barre, représentant la statue de Louis XVI, de Raggi, sur un fond formant l'hémicycle des Quinconces. Cette pièce (qu'il y a tout lieu de croire unique) conservera un souvenir exact du monument. M. Forton donne quelques renseignements relatifs à sa présentation.

1. L'étude de M. Loirette a été publiée dans la *Revue historique de Bordeaux*, n^{os} 3-4, juillet-décembre 1943; nous ne pouvons qu'y renvoyer.

La médaille fut faite par Barre, à la demande du préfet, et une lettre du graveur donne des précisions touchant le projet envisagé. Le module était de 25 lignes, soit 0,056. Barre demandait 3.500 francs pour graver la face et 250 francs pour le revers. Le prix des médailles devait être : en bronze, de 2 fr. 50; en argent, de 26 francs; en or, de 460 francs.

La commission avait exprimé le désir qu'il fût frappé des médailles de petit module qui auraient été jetées à la foule. Pour le coin de celle-ci, d'un module de 6 lignes, Barre fixait le prix à 600 francs.

La commission du monument accepta et le projet et les prix; mais l'exécution fut ajournée. En 1831, l'artiste écrivait au préfet, demandant des précisions au sujet du revers, sollicitant en même temps le versement d'une somme pour le dédommager de son travail. En novembre 1831, il reçoit une lettre de la commission et, à la suite de cette lettre, il proteste et réclame. En avril 1832, il en est réduit à écrire de nouveau, tant et si bien que le 27 septembre de cette année le préfet donne des instructions pour qu'il soit payé 3.800 francs.

La pièce présentée peut être considérée comme unique, la Monnaie ne la possédant pas et n'en ayant pas non plus le coin.

M. Joseph Béraud-Sudreau présente à son tour une pièce d'un grand intérêt et en corrélation avec ce qui vient d'être dit, le plan de la place Louis XVI projetée avant la Révolution, dont l'architecte était Louis et autour de laquelle devaient rayonner treize rues : rues de Vergennes, de Ségur, etc., avec — et pour parfaire l'ensemble — un quai de Calonne.

Malgré ces dénominations, dit M. Escurier, il n'en faut pas moins voir dans ce nombre de treize un nombre choisi à dessein et devant rappeler les treize Etats de la jeune république américaine.

M. Béraud-Sudreau ayant été remercié de sa communication, M. Maziaud présente et décrit sept monnaies gauloises au sens allégorique et, partant, d'un intérêt exceptionnel. Il dit que l'étude de ces pièces peut permettre d'arriver à la connaissance des peuplades gauloises. Rappelant un article de Jouannet, il fait observer que l'un des bronzes qu'il soumet s'apparente à un de ceux qui firent l'objet de la notice de Jouannet, mais que cet auteur, qui n'avait à sa disposition qu'un exemplaire très fruste, a commis une erreur quant à la détermination de l'objet présenté.

M. Charrol présente des livres dus à M. Ch. Lecœur, qui, élève de l'Ecole des Beaux-Arts de Paris, fut envoyé en Béarn pour les soins de sa santé, se fixa à Pau et publia l'ouvrage qui nous est montré, *Le Béarn, histoire et promenades archéologiques*, avec un volume de planches (1877); un livre intéressant la même région, *Promenades historiques dans le royaume de Navarre* (1864); *Oloron-Sainte-Marie*, autre ouvrage traitant particulièrement de la cathédrale et contenant des eaux-fortes, paru en 1883 chez Rouenne; enfin l'ouvrage de Léo Drouyn, *Izon, essai historique et archéologique*.

Séance du 8 février 1942.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. Ferbos présente un certificat du 28 mars 1815, signé du maire de Caudéran, Détruis (dont un chemin de la commune conserve le souvenir) et portant le cachet fleurdéliné alors en usage.

Communications. — Sous le titre *Demeures corporatives et emblèmes; les corps de métier et leurs statuts*, M. Joseph Béraud-Sudreau lit une note touchant la maison corporative de Nomeny, en Lorraine, qu'il lui a été donné de voir en 1915 durant la Grande Guerre. Il en communique des photographies, en décrit la curieuse ornementation, symbolisant les professions qui étaient alors exercées dans la ville, et s'étend sur l'esprit des corporations de jadis, le rôle qu'elles ont joué, les incontestables et précieux services qu'elles rendirent jusqu'à l'époque de leur suppression (1791).

M. Ferbos lit une note concernant le fameux domaine du Pape Clément. Il signale, d'après des documents de la série G des *Archives départementales*, les dates auxquelles on vendangea en 1561 et 1574, la production du vignoble en 1572, 1573 et 1574, la superficie de l'une de ces pièces de vigne (12 journaux 5 bœufs), la situation de cette pièce (« près du moulin à vent »), les conditions d'exploitation alors en vigueur sur le domaine.

M. Charrol fait ensuite la présentation d'un ouvrage de Jacques Arago, *Promenades historiques, philosophiques et pittoresques dans le département de la Gironde* et de l'album qui l'accompagne, recueil particulièrement précieux en ce qui touche notre région bordelaise : Arcachon, Cadillac, Budos, l'église de Camiac qui n'existe plus. Il présente un dessin de Jacques Arago et les planches gravées par Furc pour *Le Voyage autour du monde*.

Séance du 8 mars 1942.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. Joseph Béraud-Sudreau montre une belle suite de gravures de de Laborde, sur Bordeaux :

- 1° Impasse de la rue Neuve, maison de M. de Montesquieu (XVI^e siècle);
- 2° Hôtel de l'Intendance, avec ses deux tours rondes gallo-romaines et le vestige de l'ancien rempart, dans la rue du Jardin, aujourd'hui rue Combes;
- 3° Fontaine Saint-Christoly, à l'angle sud du pâté de maisons sis entre les rues Saint-Christoly et Beaubadat;
- 4° Le pâté de maisons (il est disparu) qui a fourni le terrain de la place Saint-Christoly;
- 5° Vieilles maisons, en torchis, rue Poitevine, n° 33, et rue des Trois-Conils, n° 56;
- 6° Vieilles maisons de bois baignées par le Peugue, au nord du Fort du Hâ, vers la rue Dufau;
- 7° Vestiges des remparts à l'ouest de l'église Sainte-Croix. Ces vestiges ont disparu lors du percement du cours de Tauzia. Il en reste cependant un fragment dans les jardins de l'Ecole des Beaux-Arts.

M. le Président se fait l'interprète de l'assistance pour remercier M. Béraud-Sudreau de cette présentation particulièrement intéressante.

M. Lavigne présente une série de plans visant l'aménagement des terrains du Château Trompette. Après un plan de 1787 concernant la place Louis XVI, alors projetée, ce sont des photographies de projets pour le monument des Girondins.

Séance du 12 avril 1942.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Communications. — M. Ricaud, continuant sa communication du *Journal de jeunesse* de Charles Marionneau, lit la relation d'une excursion faite le 17 mai 1841 dans l'arrondissement de Libourne. Nous pouvons évoquer ainsi un voyage — le terme « voyage » n'a rien d'outré, dès l'instant qu'il s'agit de diligence — fait sur l'impériale de la voiture. Il part de La Bastide à 6 heures du matin et fait le trajet dans un cadre que Marionneau nous dépeint sur le mode poétique.

Nous voyons tour à tour défiler sous nos yeux le château Lamarque (l'habitation moderne, nous est-il dit), la chapelle Sainte-Marie-Magdeleine des Artigues (qui dépendit de l'abbaye de Guîtres); Beychac et Libourne, où les voyageurs déjeunent.

Ce sont ensuite Saint-Sulpice-de-Faleyrens, le menhir de Pierre-Fitte (au sujet duquel Marionneau fait une dissertation, rappelant les témoignages de l'abbé Bourasse et exposant les opinions alors en cours quant à ces monuments, parlant de Peyrebade, Peyresoule, La Roche Brune, La Roche Brallante, etc., dénominations données au cours des âges à ces mégalithes dont l'origine suscitait d'in vraisemblables hypothèses, au point que l'on voyait en eux des pierres apportées par le Déluge.

Les voyageurs visitent ensuite le château de Lescours (bien réparé, dit l'auteur, et par suite défiguré) qui était habité par le marquis de Lur-Saluces et arrivent à Guîtres après avoir traversé les Billaux et Sablons. Ils se rendent de là à Coutras et suivent les bords de l'Isle dans un paysage qui nous vaut une nouvelle narration romantique, « pressant de l'éperon et de la cravache leurs deux montures », passant par le moulin de Montcarret où se trouve « une belle propriété » et où se jette la Dronne.

Ce sont, après, l'ancien château du duc de Richelieu, ou plutôt son emplacement, le château n'existant plus, qui datait du XVI^e siècle et avait été rebâti par un évêque de Tarbes, Odet de Foix, vicomte de Lautrec, seigneur de Coutras, et Coutras elle-même qui amène une évocation de la bataille où le Béarnais triompha du duc de Joyeuse. Ils rappellent la visite de Louis XIII en 1631, de la rencontre de 1656 entre l'armée royale et les frondeurs. Coutras fut le chef-lieu du comté appartenant au duc de Richelieu. Sa visite du champ de bataille nous vaut derechef un tableau du genre « keepsake », et les touristes atteignent Guîtres.

C'est le 18 mai, à 6 heures, qu'ils dessinent l'église déjà classée comme monument historique. Nous trouvons aussi un résumé de l'histoire de Guîtres. « Guîtres, synonyme de rebelle », Guîtres où Henri IV passa la nuit précédant la bataille de Coutras; Guîtres qui connut les démêlés de son abbé et de son prieur, qui vit abattre sa maison abbatiale et son couvent, dont M. Jay, ancien notaire, conserve quelques titres.

L'assistance examine un recueil de vignettes offertes par M. Doumézy pour le Musée du Vieux Bordeaux; une photographie de la Porte Cailhau avant la restauration, montrée par M. Ferbos; une balance indochinoise à monnaies présentée par M. Burguburu, et une lithographie de Jacques Ango extraite de *Kaléidoscope* et représentant le chapeau de Napoléon flottant sur l'eau au sujet de laquelle M. Ferbos lit une courte note, disant d'après le *Kaléidoscope*, que le paysage est une allusion et représente un coin de l'île d'Elbe.

M. Charrol parle de la simarre des jurats de Bordeaux. Réfutant ce qu'en a dit M. Michelot, il précise qu'elle était rouge et blanche, telle qu'on la voit sur les planches contenues dans l'album édité par la Ville en 1890. La simarre de M. Michelet n'est pas celle d'un jurat, mais celle d'un clerc.

M. Charrol présente un recueil de vues de notre région : Saint-Emilion, une scène du Médoc, le Bassin d'Arcachon, par de Galard; Rions, la place du Vieux-Marché en 1837, par Léo Drouyn; la fontaine Saint-Jean du Teich en 1907, le château de Langoiran, par de Galard; Talence, le canal de Lacanau, l'église de Léognan, par Lallemend; l'abside de Saint-Michel, par Lacoûr; le portail de Saint-André, par Drouyn; l'église de Villenave-d'Ornon, par Marionneau; les châteaux de La Brède, Lesparre, Saint-Genès, du Breuilh et une vue de Langon, par Emilien Piganeau.

Séance du 10 mai 1942.

Présidence de M. Th. RICAUD, *vice-président*.

M. Chaveroux montre une vue cavalière de Bordeaux, par Léon Drouyn; une médaille d'argent, de Bertrand Andrieu, aux effigies accolées du duc et de la duchesse de Berry; une autre médaille à l'effigie de Louis XVIII, relative à Madagascar. M. Ricaud présente une photographie de la statue de Louis XVI alors qu'elle attendait dans le jardin de la Mairie que fût bâti le pavillon où elle devait demeurer enfermée, et une autre photographie représentant la crypte de Saint-Fort et Saint-Seurin.

M. Charrol lit, sous le titre de *Voyage dans le passé* emprunté à Louis Lurine, une note sur les anciens aspects de notre ville et montre une suite de vues intéressantes : 1^o lithographie représentant la rue du Chapeau-Rouge, où l'on voit un bureau de tabac sous le péristyle du Grand-Théâtre; l'hôtel Bonnafé, sur la façade duquel se lisent les noms de Dezeimeris, Pasqui, Bourges coiffeur, Messageries de Lyon, de Thévenin et Julien, de l'hôtel de la Paix alors tenu par le traiteur Sansot; 2^o deux lithographies en plusieurs teintes représentant les Chartrons (dont une inspirée de Lacoûr); 3^o une série de gravures de Philippe : les Quinconces; 4^o le cours du Chapeau-Rouge, curieuse estampe où l'on distingue une berline, un porteur d'eau et la boutique de Pascal, marchand d'estampes; 5^o la place de la Comédie avec les allées de Tourny, le café devenu le Café de Bordeaux, et 6^o une vue prise du cours du XII-Mars, avec la boutique de Maggi, marchand d'estampes; 7^o la place Dauphine, de forme ovale, avec le corps de garde et la pharmacie Rivière sise au coin de la rue Dauphine; 8^o une vue de Sainte-Croix, inexacte dans ses détails; 9^o une vue de la même place, par Guesdon, celle-ci plus fidèle; 10^o une autre, de Léo Drouyn, datée de 1846 et dont la supériorité s'affirme sans conteste.

M. Dubois montre un joli rafraichissoir en faïence de Bordeaux et M. Ferbos, une gravure datée de l'an IX portant le titre *Portrait d'un grand général* et représentant Moreau. Il rappelle que le cœur de Moreau repose au cimetière de la Chartreuse auprès du corps de la maréchale Moreau, sa femme, et que ce titre de maréchale fut accordé à la veuve de l'ancien général républicain par le gouvernement de Louis XVIII, que la « maréchale Moreau » fut reçue à la Cour de France avec les honneurs attachés à cette dignité.

M. Ricaud reprend la lecture du *Journal* de Charles Marionneau, qu'il accompagne de la présentation d'un album de dessins. Cette partie du voyage concerne l'Agenais et les dessins sont dus, en partie, à Philippe, qui devait collaborer à l'illustration de la *Guienne monumentale* de Ducourneau.

Marionneau relate en détail le voyage fait au départ de Bordeaux (le 7 juillet 1841, à 4 heures du matin) par le bateau à vapeur. Arrivé à Tonneins à 7 heures, il part en voiture pour Villeneuve, non sans avoir visité Tonneins sur laquelle il donne des renseignements historiques. Ce sont, après cela, Pennes et son château, qu'il présente toujours avec un accompagnement de détails touchant l'histoire, celle des guerres de religion surtout, puis Lustrac, Notre-Dame de Fontgrave, Fumel, Monsempron, le château de Sauveterre, Pujols, Casseneuil, Le Temple et Sainte-Livrade.

Cette relation est fort prenante, pleine de notations pittoresques; elle nous montre que l'étude des antiquités était, il y a un siècle, étroitement liée à ce que nous dénommons « tourisme » et qu'il fallait quelque courage et beaucoup d'endurance pour s'y livrer.

M. Darizcuren parle de l'église Saint-Remi et de son classement comme monument historique. MM. Charrol et Ricaud interviennent pour rappeler les vicissitudes de ce monument, les projets de vente, la menace de destruction qui pèse sur Saint-Remi aux temps de la municipalité Philippart; ils demandent que la Société se préoccupe de la question et qu'elle soit appelée à se faire représenter au sein de la commission qui pourra se voir confier le soin de prendre une décision.

Séance du 14 juin 1942.

Présidence de M. Th. RICAUD, *vice-président*.

Communications. — M. Charrol donne, d'après des renseignements puisés aux Archives départementales, les dates exactes de plus de 60 cloches de la région; il communique une liste des fondeurs de 40 de ces cloches et fait remarquer le petit nombre de celles d'entre elles qui ont été classées.

M. René Ferbos parle du séjour que la duchesse d'Angoulême fit dans notre ville au cours de l'année 1823, alors que le duc, son époux, commandait l'armée envoyée en Espagne au secours de Ferdinand VII.

Il relate la réception qui lui fut faite sur le pont de Bordeaux et le copieux programme imposé à la visiteuse : messe, dîner, voyage à Blaye, lancement du bateau baptisé *l'Héroïne-de-Bordeaux*, visites de Verdélais et de l'Hospice de Cadillac, de l'Institution de M^{lle} Lostalot, de la maison de campagne de M. Tarteyron, des moulins des Chartrons; réception des Dames du Berceau.

Présentations. — M. Chaveroux montre un volume sorti des presses de Plantin à la date de 1605, bel exemplaire de la production de cette fameuse imprimerie, orné de gravures.

M. Charrol présente une suite d'aquarelles concernant les coiffes féminines, objets de luxe pour nos aïeules, de très grand luxe, peut-on dire, lorsqu'on compare ces coiffes aux vulgaires chapeaux vendus de nos jours en séries et n'ayant souvent aucune originalité.

Ces aquarelles ont trait à la Normandie, la Bretagne, le Poitou et la Vendée.

M. Doumézy fait circuler quelques documents : brevet de franc-maçon portant la date 5845 de l'ère maçonnique, brevet de la Légion d'honneur de 1819, brevet de l'Ordre du Lys daté de Paris, 2 novembre 1814.

M. Marek parle des antiquités de Constantine et de l'Académie d'Hippone. Envoyé à Bône après la guerre de 1914-1918, M. Marek put donner libre cours à son goût de l'histoire et de l'archéologie et étudier les monuments que l'Antiquité a laissés dans l'Afrique du Nord.

A Carthage l'on ne trouve que des sépultures; la destruction a été rigoureuse; mais Bône, l'antique Hippone, a beaucoup donné.

La Société Archéologique de cette ville, l'Académie d'Hippone, qui s'enorgueillit d'avoir compté Faïdherbe au nombre de ses membres et qui fut aiguillée vers les études archéologiques par le grand colonial, a profité d'un champ de recherches des plus fertiles. A Hippone furent mises à jour des mosaïques, en couches successives, témoins d'édifices disparus, et superposés les uns aux autres lors des diverses reconstructions. Ces restes précieux sont encore en grand nombre ensevelis sous les constructions modernes qui ont été frappées de servitudes afin d'assurer la conservation des antiquités que l'on pourrait mettre à jour. On a, de la sorte, retrouvé des hypocaustes, des statues, dont certaines en marbre de Paros, de nombreuses inscriptions, une rue entière, des grands thermes, une petite basilique.

Les origines d'Hippone dépassent de quatre siècles celles de Carthage, et il parle des différentes périodes vécues par cette cité.

Séance du 12 juillet 1942.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Présentations. — M. Charrol montre un exemplaire de la *Bible de Royau-mont*, d'un tirage parfait, avec gravures en fort bon état.

Il est aussi présenté un fragment de sarcophage en bois, décoré de peintures polychromes provenant de Carthage.

Communications. — M. Paul Burguburu met l'assemblée au courant de ses recherches relatives au travail qu'il a en préparation sur l'étain et les travailleurs de l'étain à Bordeaux du XV^e au XX^e siècle. Après avoir parlé du commerce de l'étain à Bordeaux et signalé les chiffres erronés donnés par certain auteur sur l'histoire du commerce de Bordeaux, M. Burguburu parle des maîtres potiers d'étain ayant exercé à Bordeaux de 1445 à 1914, des renseignements biographiques qu'il a relevés sur chacun d'eux, soit dans les registres paroissiaux de la ville de Bordeaux, soit dans les minutes notariales des Archives départementales. Il fait un court historique sur la communauté et la confrérie de ces artisans, fait ressortir la différence qui existe entre ces deux groupements et, pour terminer, donne lecture des statuts inédits de la Confrérie des Maîtres Peintres et Estaingners, créée à Bordeaux, le 5 juillet 1495, dans l'église des Frères Mineurs de la Grande Observance.

M. René Ferbos, sous le titre: « Entre la Garonne et la Dordogne ou entre les Lys et les Abeilles », nous parle du corps de partisans qui battit

le pays, au moment de la chute de Napoléon, aux ordres du vicomte de Brons. Il donne lecture d'un rapport de police où ces partisans sont sévèrement jugés, considérés comme également ennemis des Anglais et des Français (rapport qui serait l'œuvre du futur duc Decazes) et donne les noms des officiers du corps de M. de Brons.

M. René Forton lit un arrêt rendu par le Parlement de Bordeaux, en date du 19 juillet 1704, à l'occasion de la naissance du duc de Berry, petit-fils de Louis XIV.

L'archevêque avait fait demander à quelle heure il conviendrait que fût chanté son *Te Deum*. Dudon, qui prit la parole à cette occasion, fit un pompeux panégyrique du roi, évoquant le souvenir de David et de Salomon, et dit ce qu'il convenait de faire pour célébrer un si grand événement.

Il fut décidé que la Cour s'assemblerait en robe rouge pour assister au *Te Deum*, que toutes les boutiques de la ville seraient fermées et que tous travaux seraient suspendus pendant trois jours.

M. Forton, ayant noté que le duc de Bretagne, fils du duc de Bourgogne et d'Adélaïde de Savoie, ne vécut que neuf mois (il mourut le 13 avril 1705), parle de la princesse Adélaïde sur laquelle a paru un ouvrage de M. Emile Male. Il lit quelques passages de cet ouvrage où il est dit que la princesse était fort aimée de Louis XIV qu'elle appelait « papa », se montrant ainsi sous un jour aimant, que ne fait pas valoir sa conduite à l'égard de l'enfant qu'elle perdit sans l'avoir beaucoup choyé.

M. Loirette analyse l'étude que M. Francis Salet, conservateur au Musée du Louvre, a consacrée à l'église de Blasimon dans le volume du Congrès de la Société française d'archéologie tenu à Bordeaux en 1939. Cette église, bâtie au XII^e siècle, fut reprise au XIII^e; son portail datant de Louis IX, avec les vertus et les vices de ses voussures, est un des chefs-d'œuvre de la sculpture française du XIII^e siècle. Les voûtes rappellent celles de la Saintonge et du Poitou et s'apparentent à la célèbre école du Centre-Ouest, dont Blasimon et Castelvieu auraient marqué l'extrême limite.

M. Urbain Dubois fait ensuite part de trois marques de tâcherons qu'il a relevées sur l'église de Cameyrac, commune de Saint-Sulpice-et-Cameyrac (église du XII^e siècle), partie méridionale, vers le chevet, à proximité du contrefort.

M. Loirette signale qu'il a reçu de M. Touzet le manuscrit de son histoire de La Réole.

Séance du 11 octobre 1942.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Présentations. — M. Charrol donne des précisions sur une série d'imprimés de l'époque révolutionnaire. Au nombre de ces documents se rapportant à la convocation des Etats généraux, se trouve notamment l'*Epître aux Aixois* de Mirabeau.

Communications. — M. Loirette parle de la situation présente des monuments, objets d'art, sites et monuments naturels de la Gironde au regard du classement.

Depuis 1932, l'Etat a prononcé le classement de monuments de notre région et, en 1937, il a été publié un inventaire supplémentaire. M. Loirette précise à ce sujet la différence qui existe entre ces deux modes ou ces deux temps du classement : dans le premier cas, l'Etat assure la charge de l'entretien du monument; dans le second, il ne fait qu'exercer un droit de regard, laissant les frais à la charge du propriétaire. Il y a des cas récents d'immeubles portés de l'inventaire supplémentaire à la liste des monuments classés (la maison Labottière, qui, inscrite en 1931, fut classée comme monument historique en 1938; l'hôtel Pierlot, inscrit en 1933 et classé en 1939, en même temps que l'hôtel de Poissac).

M. Loirette indique les dates de classement des principaux édifices de Bordeaux : 1835, église Saint-Bruno; 1840, Sainte-Eulalie; 1840, Saint-Eloi; 1842, Sainte-Croix; 1862, Cathédrale; 1866, Grand-Théâtre; 1908, églises Saint-Pierre et Notre-Dame; 1921, Hôtel des Hospices et porte de la Charreterie; 1923, église Saint-Remi; 1939, hôtel de Poissac, et énumère les monuments divers inscrits à l'inventaire supplémentaire, soit pour l'ensemble, soit pour partie : Font de l'Or; croix du XV^e siècle de Saint-Projet; porte d'Aquitaine; hôtel Fenwick; portique de l'Ecole d'équitation; maison du XVI^e siècle, rue Pilet; façade et toiture de la maison portant le n° 1 de la rue Saint-Remi; hôtel Saige (Préfecture); hôtel Piganeau; pavillon de la rue Saint-Laurent; hôtel de Lisleferme; façade, porte et heurtoir de l'hôtel de Pichon-Longueville, rue Poquelin-Molière; façade et vantaux de l'hôtel Baour, 6, cours du Chapeau-Rouge; portes du Jardin public, etc...

M. Loirette termine en parlant des sites classés.

Comme suite à cette communication, M. Crémont conseille de voir la maison n° 13 de la rue Saint-Laurent, et M. Escurier demande que soient proposés d'autres classements, à quoi M. le Président répond que la Société est prête à examiner toute suggestion qui lui sera apportée à cet égard.

Séance du 13 décembre 1942.

Présidence de M. Th. RICAUD, *vice-président*.

Présentations. — M. Maziaud montre un plomb romain de la Légion XX trouvé en Syrie et une moitié de bouton d'argent du XIII^e ou du XIV^e siècle.

M. Doumézy présente la reproduction d'un pot de la manufacture de David Johnston et offre ce document pour le Musée du Vieux Bordeaux. L'ornementation de cette céramique est curieuse; elle constitue une piquante satire contre le Directoire dont elle montre les cinq membres, revêtus du costume d'apparat que l'on connaît, sous les apparences de cinq singes.

M. Forton, qui devait donner lecture d'une notice sur le Girondin Guadet, s'excuse de n'avoir pu l'apporter et d'en remettre la communication. Il lit une lettre de Mgr Dupuch, évêque d'Alger, relative à la reddition d'Abd el-Kader et une lettre du grand vicaire Daguet demandant au directeur de l'Imprimerie du Gouvernement l'impression de cette lettre (5 janvier 1848).

Le Dr Masfrand présente ensuite un tranchet double trouvé à Peu-Richard. C'est une pièce rectangulaire en silex à deux tranchants mesurant 57 mm. sur 30 mm. et dont l'épaisseur varie de 2 à 8 mm.

Le Dr Masfrand voit dans cet objet l'utilisation d'un éclat et estime qu'il a pu servir de racloir et de tranchet. Ce silex peut couper le cuir. Il devait être tenu entre les doigts; c'est une pièce rare, inconnue.

Il n'y a, à ce jour, comme pièces se rapprochant de celle-faisant l'objet de la présentation de M. le Dr Masfrand que les silex de M. Garde, de Libourne, et de M. Bial de Bellerade.

M. Charrol entretient l'assistance des cloches de notre région et d'un arrêté du Sous-Secrétaire d'Etat relatif à celles de Libourne (hôpital et beffroi, xv^e siècle).

Dix-sept cloches du département ont été classées, dont celle de Fronsac qui date de 1500 et celle de Quinsac qui est plus ancienne.

Cent trente-huit cloches ont été proposées pour le classement (à la date du 20 juillet) dont la plus ancienne date de 1487, et un arrêté du 12 octobre a prononcé ce classement.

M. Charrol lit le texte de l'arrêté. Plusieurs cloches de Bordeaux y sont mentionnées, et il convient de remarquer à ce sujet que les cloches de Bordeaux ne sont pas très anciennes. Beaucoup d'entre elles ne remontent pas plus haut que le xviii^e siècle.

M. Dubois signale que la cloche de Cazalis n'est pas aussi ancienne que l'avait fait supposer une lecture fautive de sa date (elle n'est que de 1716).

Séance du 14 février 1943.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Présentations. — M. Joseph Béraud-Sudreau montre divers objets d'époque gallo-romaine provenant du cimetière païen de Terre-Nègre, situé en dehors et à l'ouest de Burdigala, le long de l'ancienne route (chemin d'Eysines) conduisant au pays des Medulli.

Au nombre de ces objets sont des jouets d'enfant en terre cuite : des billes, un petit sanglier, un coq portant un amour juché sur son dos à califourchon.

M. Béraud-Sudreau montre également des lampes et vases de céramique, ces derniers de forme ovale à vernissage noir; œnochoés à bec trilobé et à larmier; le tout en parfait état de conservation, et trouvé à Terre-Nègre en 1831.

Communications. — M. Charrol donne lecture d'une étude sur une collection de notes et documents assemblés par M. Th. Séménard aîné, ancien secrétaire de la Cour d'Angoulême.

Ces notes, copies de pièces d'archives depuis détruites, comportent 21 cahiers qui s'échelonnent du 7 septembre 1864 au 6 juin 1870.

M. Séménard avait également préparé des travaux sur la Révolution, la constitution civile du clergé, l'affaire Favras, les convulsionnaires, etc...

Après la mort de son détenteur, l'ensemble de ces documents échut à M. Aurélien Vivie, et c'est par cette voie qu'il a été donné à M. Charrol de pouvoir les faire connaître.

M. Loirette entretient l'assistance des sites et monuments classés de la Gironde.

Il indique les sites qui ont fait l'objet d'un classement depuis 1935, cela après entente entre les services et les propriétaires intéressés dans cette question; puis, ayant donné lecture d'un arrêté de classement, afin de montrer de quelle façon il est pratiqué, il énumère les sites qui ont été inscrits à l'inventaire : promenade de Monségur (avril 1935); Jardin public, terrasse, promenade des Tilleuls, à La Réole (même époque); tertre de Fronsac (juillet 1935); terrasse de Plaisance et esplanade de la Porte-Brunet, à Saint-Emilion (décembre 1935); parc des Abatilles et zone littorale d'Arcachon (mars 1936); plateau de Robillard, Saint-André-de-Cubzac (mai 1936); terrasse de Cap-de-Pont, à Saint-Emilion (juillet 1936); place des Tilleuls, à Guîtres (mai 1938); chêne séculaire, à Villandraut (juin 1938); partie de la forêt domaniale, à Soulac (juin 1938); terrasse de Sainte-Croix-du-Mont, jusqu'au château de Taste (juillet 1939); forêt d'Arcachon, à l'entrée du Bassin, puits d'Andernos, chênes jumeaux jusqu'au bosquet de la route de Beliet (mai 1942); bois de pins, à Taussat (novembre 1942); ensemble du lieudit « Le Lavoir », à Mios (décembre 1942); terrasse de Bouliac (décembre 1942).

Séance du 11 avril 1943.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

M. Loirette parle des monuments historiques et insiste sur la différence à faire entre ceux qui sont classés et ceux qui ont été portés sur l'inventaire supplémentaire et sont dans une position d'attente.

Le 21 novembre 1932, a paru au *Journal officiel* la liste des monuments classés. En janvier 1937 parut une autre liste qui a été suivie de suppléments annuels.

M. Loirette ajoute que le ministère a dressé une liste générale de tout ce qui a donné lieu à classement et a envoyé à qui de droit un exemplaire de cette liste aux fins de vérification.

Le total des objets classés est de 400 environ. Si l'on ajoute à ce chiffre celui des cloches inscrites à l'inventaire, on arrive au nombre approximatif de 760. M. Loirette énumère les objets qui, à Bordeaux même, ont été rangés dans cette catégorie, à commencer par les stalles de la Cathédrale.

M. Charrol parle des daguerréotypes, ces ancêtres de la photographie. Ayant indiqué qu'il en possède un sur plaque de verre — ce qui est peu courant —, il en présente un sur cuivre datant de 1845 à 1850, permettant d'étudier les modes et les tissus dont il conserve le souvenir.

M. Urbain Dubois communique une brochure publiée à Bordeaux chez le libraire Charles Lefebvre, brochure relatant les magnificences dont fut l'occasion l'entrée de Louis XIII dans notre ville en 1615.

Séance du 20 juin 1943.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M^{me} Imbert-Paquet montre une vieille rue de Calcutta représentant des femmes indigènes avec des enfants. Cette photographie est intéressante pour l'étude du costume.

M. René Ferbos montre un reçu de l'imprimerie Racle du Septidi de la seconde décade de brumaire an II, relatif à l'impression de 300 cartes de pain et d'un jugement de la police municipale du Bouscat. Il montre également un bulletin de vote portant les noms des candidats royalistes aux élections de 1824 et une liste des candidats élus à l'Assemblée nationale de 1848, le tout pour le département de la Gironde.

Musée du Vieux Bordeaux. — Il a été reçu de M^{me} Moucheny quatre carreaux de faïence de Hustin montés sur un cache-pot en bois et de M. Charrol un lot de brochures relatives à la préhistoire, ainsi que le quatrième registre du *Livre d'or de la noblesse*, que publia, en 1847, le marquis de Magny.

Communications. — M. Domy fait une communication sur les cimetières protestants de Bordeaux et signale les difficultés qui se présentèrent au sujet de l'ensevelissement des réformés au XVI^e siècle, remontant en cela jusqu'en 1523.

En 1560, deux calvinistes demandèrent la clé du cimetière de Saint-Rémy pour y procéder à une inhumation. Cela provoqua une rixe. Le tocsin fut sonné, des arrestations furent opérées par le guet et, trois ans plus tard, un arrêt du Parlement vint interdire aux huguenots d'enterrer leurs morts dans les cimetières paroissiaux.

Dans l'affaire de Coulon, on voit s'élever une discussion au sujet des enterrements faits sans le concours du clergé; une requête est adressée à M. de Burie, gouverneur de Guyenne; elle est, par lui, transmise et recommandée au Parlement. Après la paix d'Amboise, Saint-Macaire est désigné comme lieu de sépulture des protestants; mais cela ne va pas sans difficultés, et le Parlement, saisi de la question, en réfère au roi (1563). Un terrain est, par la suite, concédé, à l'effet d'établir un lieu de repos pour les réformés à proximité de l'église Sainte-Eulalie; puis il en est désigné un à l'endroit où se trouve aujourd'hui l'école communale de filles de la rue des Ayres. Mais les conflits renaissent, et il est fait opposition. Une demande présentée en 1575 au sujet de l'inhumation des réformés traîne tellement en longueur qu'après la paix de Beaulieu (1576), le prince de Condé reproche aux jurats de n'avoir rien fait à cet égard.

Le 31 juillet 1602, Henri IV donna des lettres patentes présentées par d'Ornano; mais il faut que les religionnaires insistent en 1604 auprès du gouverneur de la province pour obtenir le terrain dont parle Paul Bert, terrain qui se situe rue du Commandant-Arnould et qui appartenait à un nommé Castaing. Cet emplacement fut-il jamais utilisé? Cela demeure problématique.

Une requête, concernant un autre terrain voisin de la place Dauphine et appartenant aux Carmélites, fut rejetée. On pouvait cependant établir un cimetière, dit « des huguenots », dans l'aire circonscrite par les rues Ville-dieu, Tanesse et le cours Aristide-Briand. Cela n'alla pas sans incidents scandaleux : les écoliers tentèrent la démolition du cimetière en question,

et en 1662 et 1668 il fut saccagé par le peuple. En 1671, les choses allèrent plus loin encore; des protestants furent lapidés sans que l'incident eût des suites.

Quand vint la révocation de l'édit de Nantes, le cimetière fut donné à l'hôpital de la Manufacture, et ses pierres tombales furent utilisées pour la construction de cet établissement. On dut alors faire les inhumations dans les fossés de la ville, ou dans les caves des maisons, comme il s'en trouve un exemple dans la famille Guestier.

M. Domy parle du cimetière des étrangers, dont s'occupa jadis M. Etchart, et d'un mémoire adressé à Vergennes en 1782, au sujet des inhumations faites en dehors des fossés et des inconvénients qui en découlaient. Cela se termina par la décision des jurats d'accorder un terrain *ad hoc* et par le choix que fit Bonfin d'un emplacement sis rue de la Trésorerie. Mais survient la Révolution, et tout demeure en suspens. La solution devait venir par la suite dans un esprit d'ordre et de justice.

M. Joseph Béraud-Sudreau parle ensuite de Vaison-la-Romaine qu'il vient de visiter. En ayant rappelé ses origines, il énumère les fouilles qui y ont été pratiquées; il nous conduit au milieu des villas et des temples. Cette petite ville gallo-romaine semble devoir nous rappeler la Pompéi antique.

Séance du 10 octobre 1943.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. René Forton présente une série de médailles frappées à l'occasion de la guerre 1870-1871 : délégation de Bordeaux à l'effigie de Gambetta; déclaration de Gambetta et Glais-Bizoin, à l'effigie de la République; Assemblée nationale de Bordeaux, aux armes de notre ville; élection de Thiers; déchéance de Napoléon III; protestation des républicains accusant les royalistes au sujet de Garibaldi; d'Aurelle de Paladines jurant de défendre la République; désarmement de la Garde nationale de Paris. Il y joint une médaille d'argent frappée en 1895, à l'occasion du panorama du combat de Nuits figurant à l'Exposition de cette année et qui avait été installé sur les allées de Chartres, en bordure du cours du XXX-Juillet.

Communications. — M. Domy parle ensuite, à l'occasion des parachutes utilisés au cours des opérations de guerre, de l'emploi qui fut fait de ces appareils comme auxiliaires des aérostats, aux débuts de la navigation aérienne.

Il a pu recueillir des renseignements remontant à 1801, époque où Garnerin, que l'on avait déjà vu à Bordeaux en 1790 faire une ascension, vint de nouveau dans notre ville; Garnerin comptait alors à son actif vingt ascensions. Il se présentait cette fois aux Bordelais pour effectuer devant eux une descente à l'aide du parachute qu'il disait avoir inventé, alors qu'il était prisonnier en Autriche. Il convient de reconnaître qu'il fut en tout cas le premier être humain qui se risqua dans une telle entreprise et que cet aéronaute (mort le 18 août 1853) avait, dès 1793, proposé au Comité de Salut public l'emploi des aérostats aux armées.

Le 15 vendémiaire an X, Garnerin est à Bordeaux. L'ascension, fixée au

30 de ce mois, dut être repoussée à une date ultérieure, en raison des conditions atmosphériques défavorables, et ce n'est que le 3 brumaire qu'elle eut lieu, à Plaisance. A 11 heures, les portes de cet établissement sont ouvertes au public qui put assister au gonflement du ballon. L'opération est laborieuse et, pour éviter le mécontentement de la foule, Garnerin presse le départ et le prend avant le gonflement complet. Il a refusé d'embarquer des passagers. Le ballon est pavoisé aux couleurs des nations en paix avec la République. Il s'élève dans les airs aux accents de la *Marseillaise*. Il est 3 h. 45.

Ayant lancé un parachute auquel est suspendu un chat, l'aéronaute file en direction de la Garonne et atteint, à 4 h. 45, Saucats, où il atterrit, ayant réalisé une vitesse horaire de 24 kilomètres.

M. Loirette donne connaissance des objets classés dans le département de la Gironde. Il s'occupe tout d'abord des cloches fondues antérieurement à 1800 dont il a dressé une liste d'après Dom Réginald Biron. Cette liste contenait, dit-il, des erreurs, Dom Biron y ayant fait figurer des cloches qui avaient été refondues à certaines époques.

Les objets d'art classés contenus dans nos églises sont au nombre de 700 environ; les plus beaux d'entre eux ont été mis à l'abri des dangers qui les menacent actuellement et envoyés à cet effet dans des châteaux de la Gironde.

Les églises de Bordeaux possédant des objets dignes de remarque sont : la Cathédrale, Notre-Dame, Saint-Bruno, Sainte-Eulalie, Saint-Louis, Saint-Michel, Saint-Paul, Saint-Pierre et Saint-Seurin. Il y a encore des objets classés à la Bourse, à l'hôtel du Préfet, au Musée d'Art Ancien.

Séance du 12 décembre 1943.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Présentations. — M. Camart présente une brochure relative au premier aérostat monté (ascension faite par Giroud de Villette, 1783). M. Doumézy fait voir deux pots de faïence de David Johnston (Manufacture royale) provenant de la collection Bouchon. M. Ferbos montre une pièce bonapartiste de la Restauration. Sous un pavillon abritant une effigie de Napoléon en pied, sont calligraphiées trois prières imitées de celles de l'Eglise catholique : *Salutation impériale, Symbole de l'Empire, Confession des royalistes*.

M. Charrol présente une série sigillographique de douze pièces appartenant à notre collègue M. Charbonneau. Ces sceaux qui s'échelonnent du XII^e au XV^e siècle, se classent parmi les types seigneuriaux, militaires et religieux. Quelques-uns sont ronds, les autres naviformes. Ce sont pour la plupart des surmoulages. L'un d'eux porte la reproduction de la chapelle de Vincennes (1406) et est une réplique de celui qui a été donné par Lecoy de la Marche dans sa belle étude sur *Les Sceaux*. Au point de vue comparatif, cette série est d'un grand intérêt.

Communications. — M. René Ferbos lit une note relative à la famille d'Armajan qui posséda le château portant encore ce nom à Preignac.

Ayant rappelé le travail de M. Adrien Sourget, paru dans le tome V de nos *Actes*, travail concernant le nom d'Armajan et la maison noble à laquelle

il devait rester attaché, M. Ferbos signale les lettres patentes de Charles IX publiées par la Société des Archives historiques de la Gironde (t. IV, 1923-1924). Cette publication met les choses au point, en indiquant exactement dans quelles conditions Pierre Sauvage change son patronyme contre le titre de seigneur d'Armajan. Ce fut en faisant anoblir la maison qu'il venait de faire bâtir en un lieu sablonneux et stérile et moyennant cession de certains fiefs au domaine royal.

Séance du 13 février 1944.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Présentations. — M. Escurier présente un livre scolaire de M. F. Arqué, *Le Sud-Ouest maritime et intérieur*, propre à remplacer le *Guide Joanne* et les géographies départementales aujourd'hui épuisées.

M. Domy fait voir des photographies de Bordeaux sous le second Empire. Il signale, en outre, que les bronzes provenant du monument des Girondins sont actuellement à Angers.

M. Loirette indique les objets mobiliers légués à la cathédrale Saint-André par le cardinal de Sourdis.

Ces objets sont connus par un inventaire du 1^{er} décembre 1627, délivré par Mgr de Villeneuve, au nom de Henri de Sourdis. Ils comprennent notamment de nombreux ornements sacerdotaux, une croix et des chandeliers d'argent, des reliques de saint Eutrope et de saint Etienne contenues dans des reliquaires aux armes du cardinal de Sourdis, un pectoral, une croix d'or ornée de diamants, une bague pontificale en or enrichie de pierreries, de nombreuses reliques, en outre des vêtements et ornements sacerdotaux, des tapisseries rehaussées d'or à personnages, dont certaine représentant Pétaigne (qu'il faut probablement lire : Pétrarque), ces tapisseries rapportées sans doute d'Italie, des tapis, des parements d'or.

Un procès-verbal, en date du 15 juin 1644, constate la remise des objets par les soins de Henri de Sourdis, et une autre pièce, datée de 1650, a trait à une vérification effectuée par des délégués du Chapitre.

Aucun de ces objets n'existe aujourd'hui.

Communications. — M. Loirette donne ensuite lecture de son étude sur les trois établissements des Jésuites à Bordeaux, à partir de l'année 1572, date de la fondation du collège¹.

Séance du 12 mars 1944.

Présidence de M. G. LOIRETTE, *président*.

Présentations. — M. Forton montre une pièce de 5 francs à l'effigie de Louis-Philippe, surfrappée d'un buste du duc de Bordeaux en tenue mili-

1. Cette étude a été imprimée dans les fascicules 3 et 4 de la publication intitulée *Les établissements des Jésuites en France depuis quatre siècles*, Enghien (Belgique), Institut supérieur de théologie, 1947-1948, in-4°.

taire; une médaille d'Andrieu et Desbœufs, à l'effigie de Louis XVIII, gravée par les mêmes; un plomb ajouré de l'époque de Louis-Philippe, se rangeant dans la série des pièces satiriques faites contre le roi-citoyen et figurant un coq aux ailes éployées accompagné d'un parapluie et d'une seringue.

M. Béraud-Sudreau¹ présente, ensuite, un dessin de Léo Drouyn, où figure la porte de Brisson en bordure des remparts et du fleuve. Il parle de cette porte ouvrant et fermant le ruisseau du Peugue, comme, jadis, celle de la Devèze (la porte navigère) à l'époque romaine. Il donne des indications précises sur la porte voisine du Pont-Saint-Jean. Il signale une erreur sur l'album topographique *Bordeaux à travers cinq siècles*, imprimé pour la ville de Bordeaux et publié en 1892. Car ce plan, qui reproduit celui de Munster (1550), ne date point, comme il a été mentionné, de François I^{er}, mais de Charles IX.

Il examine divers textes anciens d'Elie Vinet, sur les ruisseaux navigables du Peugue et de la Devèze, qui traversaient la ville. Il montre ce qu'étaient au XVII^e siècle les fortifications de cette partie de la ville et dit son intention de revenir sur la question et de présenter divers dessins originaux de Léo Drouyn¹.

M. Charrol communique des documents d'un grand intérêt provenant de la collection Daleau; il s'agit de deux lettres de Mirabeau et d'une confession générale autographe. Il fait remarquer, à cette occasion, que certaines pièces conservées à la Bibliothèque nationale et inscrites comme étant du grand tribuna sont, en réalité, de M^{me} de Mirabeau.

M. Domy présente un médaillon en terre cuite de 1827, à l'effigie de Charles X, fait à l'occasion de la statue de Louis XVI et un autre médaillon qui a trait au Bazar Bordelais, construit pour le compte d'une société constituée en 1833. Ce Bazar fut fait à l'imitation de la Galerie Bordelaise et sur les plans de Thiac, par l'architecte Lamarle, élève de Burquet, et l'entrepreneur Escarraguel. On avait fait une salle de danse et de concerts qui fut la proie des flammes en décembre 1835. Quant aux magasins, ils avaient été loués pour le prix de 50.000 francs l'an à un spéculateur qui se proposait de les sous-louer. Les résultats furent loin d'être ceux qu'on avait escomptés. Le Bazar fut vendu judiciairement en novembre 1838 et devint en 1839 les Folies Bordelaises. C'est aujourd'hui les Nouvelles Galeries.

M. Domy offre au Musée de Bordeaux les médailles qui lui ont procuré le sujet de son intéressante communication.

Séance du 14 mai 1944.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. Maziaud montre des tessons de poteries romaines, trouvées à Bordeaux, tessons sur lesquels figurent deux marques de potiers, dont l'une est incomplète.

1. Voir sa publication parue dans le *Bulletin de la Société des bibliophiles de Guyenne*, n° 42, année 1942, intitulée: « Un quartier pittoresque de Bordeaux au moyen âge. »

M. Forton présente une médaille en or à l'effigie de Charles-Auguste, grand-duc de Saxe : buste drapé, au revers une couronne de chêne. Cette médaille, signalée par Jouannet, est d'un beau relief. Il n'en aurait été frappé qu'un seul exemplaire en or.

Il présente aussi une assiette en faïence d'un service fait par Vieillard pour la Chambre de Commerce et demeuré inconnu jusqu'à ce jour. Il parle, à cette occasion, de la proue de galère qui figure sur les jetons et médailles que notre Compagnie consulaire a frappés depuis 1705 et fait observer que cette proue a été empruntée à des monnaies de la République romaine.

M. Loirette communique ensuite un très joli relevé à l'aquarelle fait par Charles Durand des peintures de la tour de Veyrines. Ces peintures nous apparaissent ainsi d'une grande fraîcheur. Durand, qui dit les avoir reproduites très fidèlement, les aurait-il inconsciemment embellies ? Les sujets sont tirés de l'Evangile et de la Passion.

M. Maziaud ajoute à cette présentation celle d'un dessin de la tour de Veyrines fait en 1838, bonne pièce traitée à la mine de plomb, puis M. Loirette met sous les yeux de l'assistance trois aquarelles de Gustave Labat, datant de 1864, d'une excellente facture et d'une bonne conservation, représentant le doyenné de Saint-André.

M. le Colonel Arendt, pour terminer, présente de jolies aquarelles dues à son habile pinceau et représentant : le Vieux Marché, la rue Saint-James, la porte du Cahernan, la Grosse Cloche en 1460.

Séance du 9 juillet 1944.

Présidence de M. G. LOIRETTE, président.

Présentations. — M. Charrol présente une suite de vues de Rome au XIX^e siècle, pièces d'un grand intérêt, dessinées par notre concitoyen Jean Alaux, dit Alaux le Romain, et lithographiées par Engelman. Ce sont : vue de l'Arc de Titus, 1828; vue du Portique d'Octavie (s. d.); vue du Colisée prise de l'intérieur du temple de la Paix (s. d.); vue du temple de la Concorde, 1826; vue du Forum romain prise du Capitole, 1828.

Il montre ensuite un panorama de Rome non daté, mais qui se place dans les premières années du second Empire (vers 1855), lithographie tirée en noir sur fond crème, avec un index des monuments.

M. Viot présente une série de documents maçonniques de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle, parmi lesquels : une lettre de recommandation pour un officier de marine, lettre rédigée en langue hollandaise; une autre recommandation émanant de Saint-Pierre de la Martinique; un certificat de satisfaction délivré par l'Orient de Bordeaux; une pièce portant la signature de Guillotin.

Il présente encore un *Catéchisme maçonnique* édité par Lanvalle en 1829 et donnant la liste des loges qui existaient alors à Bordeaux. Il fait don de ce *Catéchisme* à la Société.

Il montre un document concernant la Loge Ecossaise et la fête organisée en 1775 pour célébrer le retour du Parlement exilé en 1771 et il finit sa présentation en indiquant qu'en juin 1773, la Loge Anglaise devient Loge Française sous le nom de « L'Harmonie », vocable qu'elle devait abandonner plus tard pour celui de « La Sincérité ».

M. Domy lit un mémoire sur l'église de Lormont.

En 1877, Emilien Piganeau donnait un travail sur *Lormont. Archéologie et particularités historiques*, Soc. arch., t. IV, p. 79; plus tard (en 1920), Sylvain Trébucq s'en est inspiré pour écrire son petit livre *Lormont à travers les âges*. On avait donc un fonds concernant l'église de Lormont. M. Domy a poussé plus avant l'étude de ce sanctuaire.

Suivant la tradition, la fondation de l'église de Lormont serait due à Charlemagne. Tout ce qu'on peut dire à ce sujet, c'est que le vocable de Saint-Martin témoigne d'une très ancienne origine. Un document de 1292 atteste son existence antérieure, et Pey Berland, qui avait eu la cure de Bouliac, visita Lormont en tant qu'archevêque et y fit exécuter d'importants travaux. Sans doute, est-ce lui qui consacra l'édifice à Saint-Martin, en considération du Pape Martin V et de ce que son frère avait été marié à Lormont. Il alloua aux travaux entrepris sous son impulsion une somme de 1.000 livres bordelaises, ce qui était une grosse somme.

La pierre de consécration est placée à côté de la chaire.

Ayant fourni ces détails historiques, l'auteur passe à l'édifice lui-même qui comporte trois nefs, mais qui n'en eut à l'origine qu'une seule, comme vient l'attester une fenêtre ogivale. C'est Pey Berland qui fit construire la troisième nef et le transept. Le clocher, peu esthétique, mais solidement assis, indique en partie le xv^e siècle. Il y en avait un autre avant lui, mais son emplacement demeure inconnu. Les fenêtres mansardées qui s'y voient datent de 1842 et furent destinées à aider à la propagation du son. Il fut fait des réparations à ce clocher après les guerres de religion, ainsi que le relate Gaullieur.

M. Domy poursuit en décrivant la porte et, parlant des vitraux, il insiste sur l'impression de grandeur que l'on éprouve en pénétrant dans ce sanctuaire. Ayant passé rapidement en revue le mobilier, il note que, s'il y eut des inhumations pratiquées dans l'église, il exista aussi un cimetière où s'élevait une croix due aux libéralités de Pey Berland et que cette croix est celle-là même que l'on peut voir dans le cimetière actuel.

En terminant, M. Domy fait observer que le curé de Lormont baptisait fréquemment les enfants nés aux Chartrons. Lormont, encore qu'il fallut traverser le fleuve, était moins éloignée du faubourg des Chartrons que ne l'était Saint-Seurin, paroisse dont dépendait ce faubourg.

M. Loirette présente les cahiers de notes (1, 2 et 4) du marquis de Castelnau d'Essenault conservés aux Archives départementales. Après avoir dit que M. de Castelnau d'Essenault, né à Bordeaux le 1^{er} mars 1822, devait y mourir le 5 juin 1895, M. Loirette donne lecture de la notice que consacre Brutails à l'éminent archéologue, puis il fournit des renseignements sur les cahiers dont le premier débute en 1842. Les brèves études qu'il contient sont accompagnées de dessins très nets, très bien équilibrés et, partant, singulièrement précieux. On voit ainsi quelques églises d'Espagne, dont la célèbre cathédrale de Burgos, comme l'on peut lire le récit d'une visite de Notre-Dame de Soulac, et se faire ainsi une idée de ce qu'étaient cette église et la localité elle-même en 1849, car c'est le 14 juillet 1849 que M. d'Essenault fit cette excursion qui était alors un voyage.

Séance du 12 novembre 1944.

Présidence de M. Th. RICAUD, vice-président.

Présentations. — M. Domy montre un Christ en bois sculpté remarquable par la façon dont les pieds sont posés sur la croix. Cette pièce serait, de l'avis du présentateur, d'un travail espagnol. Après examen, M. Ricaud estime que cet objet d'art provient du Tyrol ou de la Bohême.

Communications. — M. Domy présente un mémoire sur le cimetière des Etrangers, au sujet duquel M. Etchart donna jadis une note insérée au tome XXXVI de nos *Actes*.

Après avoir dit quelques mots du cimetière des Irlandais, ou Mac-Carthy, confondu parfois avec celui dont il s'occupe, M. Domy revient à son sujet et indique que cette nécropole fut créée par MM. Weltner, Winschellebesch et Lienau, tous trois protestants d'origine étrangère et tous trois notables commerçants de notre ville.

Le terrain choisi pour les inhumations appartenait aux demoiselles Madeleine et Judith Denis, cette dernière épouse d'Elisée Nairac. Il avait une superficie de 1.720 toises carrées et 5 sixièmes; la vente en fut faite le 11 mars 1769 par devant M^e Guy, notaire royal, moyennant le prix de 4.300 livres et l'approbation royale fut accordée en date du 9 juin 1769. Entre temps, le 19 mars, les acquéreurs avaient adressé aux jurats une supplique faisant connaître leur intention de créer un champ de repos pour les protestants étrangers. L'autorisation obtenue, le chapitre de Saint-Seurin, seigneur foncier, ayant été désintéressé des dommages qu'il éprouvait du fait que le fonds devenait improductif, la première inhumation pouvait être pratiquée le 14 octobre 1769. La dernière devait avoir lieu le 14 mars 1886 et, au cours de ces cent dix-sept années, 1.103 corps reçurent la sépulture dans cette petite nécropole, désaffectée par décision du Conseil municipal le 21 mars 1889. Le terrain vendu servit à l'établissement d'un entrepôt de bois.

Ce cimetière des Etrangers servit de dernier asile à bien des familles protestantes de notre ville, les Weltner, Bonnafé, Johnston, Cruse, de Luze, Bethmann, Barton, Stuttenberg, etc... Un dépositaire, construit dans le style gothique, y avait été élevé au début du xix^e siècle.

M. Domy parle du cimetière de la rue Laville, ayant existé sur l'emplacement de l'immeuble qui porte le n^o 48 de cette rue. Cet autre cimetière servit aux sépultures dès 1779. Dû à des initiatives privées, il fut acquis par le Consistoire et autorisé par la Jurade sous certaines conditions. Agrandi en 1784, il devait cesser d'être utilisé en 1826. Tous les restes humains qu'il pouvait contenir ayant été exhumés et transférés rue Judaïque, il fut vendu en 1882 à un M. Darriet. Au nombre des inhumations pratiquées rue Laville, il convient de noter celle de Jean, comte de Ségur, chevalier du Grand-Puch de la Louvière, capitaine de cavalerie, âgé de 85 ans, qui est du 1^{er} octobre 1781.

M. le Président donne quelques explications sur la voie dénommée rue Lagrange. En premier lieu dit-il, il convient de signaler l'erreur commise par Bernadau, qui a signalé, dans les parages de cette voie, une source découverte en 1773. Ce ne fut que vingt ans plus tard qu'un sieur Lagrange, maître sellier, rue du Pas-Saint-Georges, acheta des terrains dans le quartier et y capta les eaux venant de Figuerieu dans le dessein d'en tirer parti.

sentée à la Société des Archives historiques. Il y relève différentes dates : 8 août 1799, soulèvement de jeunes gens à l'hôtel de ville; 17 septembre 1801, construction du Marché des Chartrons; 4 mai 1806, de celui des Récollets; juin 1810, échafaudage élevé à Saint-André (Combes, architecte) pour l'achèvement des flèches; fin septembre 1810, le commencement des travaux du pont de Bordeaux. Il est ensuite question de la démolition du Château Trompette (commencée en juin 1812, reprise, après une interruption, en 1816) qui occupa 700 à 800 ouvriers pendant cinq ans et de la plantation des arbres des Quinconces commencée en 1817; de l'accident survenu en 1820 à la cathédrale, où dix à douze personnes furent tuées par des pierres tombées de la voûte; de l'achèvement du pont, pour la construction duquel 16.000 ouvriers avaient été employés sur un chantier qui dura douze ans. Cette revue se poursuit jusqu'au 1^{er} janvier 1836, où l'on voit la mairie transférée dans l'édifice qu'elle occupe de nos jours.

Décès et nouveaux membres

Au cours des années 1941 à 1948, la Société archéologique de Bordeaux a vu disparaître de ses rangs des membres assidus et dévoués :

M ^{me} la comtesse Oberleck-Clausen;	Montré;
MM. l'abbé Brun, ancien secrétaire de la Société;	Neuville;
Barets;	Ploux;
Broqua;	de Perceval;
Chédor;	Georges Radet;
Conilh, ancien secrétaire;	Touzet;
le docteur Imbert;	Tauziac, de Montcarret;
	le commandant Tandonnet;
	M ^e Perrier.

Que leurs familles veuillent recevoir l'expression de nos sincères condoléances.

De nombreux collègues sont entrés dans notre Société au cours de ces années :

M ^{mes} Hennekine;	Jacques Barbér;
Denjean;	Georges Bonnaud;
Périer;	Marcel Lasguillanos;
Gellie;	Robert Debayle;
Monthieux;	Marcel Quancard;
Baron;	Hervé de Venancourt;
Vialard;	Ducasse;
MM. Robert Dulucq;	Nelson Suq;
Dominique Hériard - Dubreuil;	Alexandre Garreau;
Ané;	le colonel Lewden;
le médecin général de Cardenal;	Marcel Fargeaudoux;
le docteur Parlange;	Pierre Cadis;
Henry Domy;	Hugo Egdal;
Raoul Cousté;	Alain d'Anglade;
André Guthux, préfet honoraire;	Philippe Rödel;
l'Abbé Pelette, curé de Saint-Germain-du-Puch;	Nimier;
le colonel Arendt;	Gellie;
	Etienne Vayssiére;
	André Cauquois;
	Jean Portelli;
	Charles Gombaudo;

Gaston Bougle;
Pierre Dalquist;
Durand;
Claverie;
Civet;
Mérigot;
Pierre Dupouy;
Claude Saint-Orens;
Lacave;
José Delmas;

M^e Kappelhof-Lançon;
MM. François Roy;
Georges Béraud-Sudreau;
Louis Champeil;
Georges Boubès;
Fraissingea de Mons;
Dussaut;
Benoist;
Nolibois.

Qu'ils soient les bienvenus parmi nous et que, par leur activité, ils concourent à l'intérêt de nos travaux et de nos publications.

Le Conseil d'administration.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MÉMOIRES ET PROCÈS-VERBAUX

<i>Préface</i> , par G. de Venancourt.....	5
<i>Au temps de la marine à voile</i> (cadets de la marine et corsaires bordelais). — <i>Une intéressante et curieuse vignette du XVII^e siècle</i> , par Joseph Béraud-Sudreau.....	7
<i>La maison de campagne d'un patricien gallo-romain. — Dieux rustiques, sarcophages, à Saint-Médard-d'Eyrans</i> , par Joseph Béraud-Sudreau	20
<i>Plaque commémorative de la fondation d'une maison de charité et d'instruction populaire dans le quartier de Saint-Michel en 1730</i> , par Th. Ricaud.....	33
<i>Vestiges gallo-romains sur la rive droite de la Garonne, aux environs de Cadillac</i> , par Henri Redeuilh.....	36
<i>Compte rendu des séances de la Société archéologie de Bordeaux :</i>	
Année 1941.....	45
» 1942.....	55
» 1943.....	64
» 1944.....	69
<i>Décès et nouveaux membres</i>	77

TABLE DES PLANCHES ET GRAVURES

<i>Une intéressante et curieuse vignette du XVII^e siècle</i>	7
<i>Une statue gallo-romaine trouvée à Saint-Médard-d'Eyrans</i>	30
<i>Vestiges de murs anciens à Béguey</i>	37

Le Gérant : M. G. LOIRETTE.



